à Monsieur Desgenettes de l'auteur

ÉLOGE

DE

XAVIER BICHAT.

Cet Ouvrage se trouve :

A PARIS,

chez
- GABON, libraire, rue de l'École de médecine.
- BECHET, jeune, libraire, place de l'École de médecine, n. 4.
- BAILLIÈRE, libraire, rue de l'École de médecine, n. 16.

A MONTPELLIER. GABON et Comp., libraires, Grande rue.

A STRASBOURG. LEVRAULT, libraire.

Tous les exemplaires seront paraphés par l'auteur.



IMPRIMERIE DE HOCQUET.

ÉLOGE



DE

XAVIER BICHAT.

SUIVI DE NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

DISCOURS QUI A REMPORTÉ LE PRIX PROPOSÉ PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION ET D'AGRICULTURE, BELLES-LETTRES ET ARTS, DU DÉPARTEMENT DE L'AIN, POUR L'ANNÉE 1822.

PAR ANTOINE MIQUEL,

DOCTEUR EN MÉDECINE,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

PARIS,

AU BUREAU DE LA *GAZETTE DE SANTÉ*,
RUE BERGÈRE, n. 19.

1823.

ÉLOGE

DE

XAVIER BICHAT.



Vita brevis....

Un homme naît avec les dispositions les plus favorables à l'étude d'une science consacrée au soulagement de l'humanité; son enfance est cultivée avec soin par un père tendre autant qu'éclairé; ses premiers pas sont dirigés par un maître habile; ses talens, aperçus dans la foule par le coup-d'œil pénétrant du génie, se développent et croissent rapidement sous la tutelle d'un grand homme; bientôt, séparé de lui par la tombe, il entre, seul et sans appui, dans la carrière qui lui est ouverte; il s'élance d'un vol rapide vers le but qu'elle lui présente; s'élève au-dessus de ses rivaux, qui le contemplent avec étonnement dans des régions inaccessibles aux cris de l'envie et aux intrigues de la médiocrité; plane quelque temps sur les débris épars des systèmes qui s'écroulent, comme pour reconnaître la place où sa main va relever l'édifice

de la science; et, de ces sublimes hauteurs, il tombe, mourant, au milieu des couronnes qui lui étaient réservées; en regardant d'un œil fixe le but qu'il allait atteindre, et montrant du doigt à ses disciples la route qu'ils doivent suivre. Voilà l'histoire de Bichat (1). Sa vie ne fut qu'un passage rapide, son existence ne fut qu'un éclair; mais son nom n'en restera pas moins éternellement gravé dans les annales de la science. La postérité, qui a déjà commencé pour lui, a jugé irrévocablement son mérite. Le temps a fait justice, et des légères erreurs échappées à sa jeunesse, et des critiques amères, des jugemens iniques portés contre lui. L'admiration de la France a vengé sa mémoire des tristes dédains de l'envie; et la lumière que ses travaux ont portée dans la science de l'homme, loin de s'éteindre avec lui, brille chaque jour d'un nouvel éclat. C'est à sa lueur que nous osons pénétrer dans le mystère de la vie, et que nous marchons avec assurance dans le vaste champ de l'observation.

Dégagé des entraves qui embarrassaient sa marche incertaine, le physiologiste s'attache à connaître les lois vitales; et dédaigne les théories mensongères qui ont trop long-temps égaré ses prédécesseurs. Éclairé, à son tour, du flambeau de la physiologie, le médecin étudie l'en-

chaînement des ressorts de la machine vivante ; reconnaît les causes qui altèrent leur équilibre ou troublent leur harmonie ; pénètre dans les secrets les plus cachés de l'organisme ; et si le succès trompe ses efforts, si la faiblesse de sa vue ne lui permet pas de sonder toutes les profondeurs de la nature, il sait préférer le doute à l'erreur, et s'arrêter assez tôt pour ne pas s'égarer dans la route des abstractions.

C'est à Bichat qu'appartient la gloire d'avoir tracé cette ligne, qui seule peut nous conduire à la vérité. C'est lui qui, profitant des travaux de quelques hommes célèbres, a fait cesser l'incertitude et l'hésitation qui retardaient nos progrès. Comme s'il eût pressenti la mort précoce qui l'attendait, il n'a point perdu ses jeunes années à combattre les erreurs qui offusquaient ses regards, à renverser les idoles qui avaient usurpé nos hommages; il a montré la vérité; et d'innombrables disciples se sont précipités sur ses pas. L'enthousiasme qu'il leur a communiqué dure encore; et, sous les bannières les plus opposées, un cri unanime s'élève pour proclamer le nom de Bichat. Tandis que tout retentit de ces généreuses acclamations, pourquoi craindrais-je de mêler ma voix à celle de ses admirateurs? Jeune encore, j'ai puisé dans

ses écrits l'amour de l'étude et la passion de la vérité ; je vais exprimer ce que j'ai senti ; je vais dire ce que leur lecture m'a inspiré ; je vais parler de Bichat : puisse mon hommage être digne de lui et de ceux qui m'écoutent! Qu'ils ne s'attendent pas à une froide analyse ou à une histoire exclusive de ses travaux ; c'est dans les ouvrages de ses disciples comme dans les siens que j'irai chercher ses titres de gloire. Puisque la mort nous l'a ravi au début de sa carrière, pourquoi craindrais-je de prolonger son existence en suivant la chaîne de ses idées, et de le montrer encore vivant dans les ouvrages de ceux qui l'ont choisi pour guide et pour maître? S'il est vrai que l'éloge d'un grand homme n'est qu'un précis de ses travaux *, pouvons-nous connaître Bichat tout entier, si nous ne l'étudions en lui-même, lorsque, analysant les lois de la vie, il renouvelle les fondemens de la science de l'homme ; si nous ne l'étudions dans ses élèves, lorsque, leur montrant le chemin qu'il faut parcourir, il les conduit à des vérités qu'ils n'auraient jamais aperçues sans lui ? Cette tâche est difficile sans doute ; mais la grandeur du sujet

* Bichat. *Éloge de Desault.*

soutiendra peut-être notre faiblesse; et ce n'est qu'en nous efforçant de la remplir dignement que nous pourrons déterminer l'influence qu'il a exercée sur ses contemporains, et celle qu'il exercera long-temps encore après sa mort (2).

I.

Le nom de Boerhaave avait cessé de retentir dans le monde; et, sur les ruines de son système, des réputations imposantes s'élevaient déjà dans les diverses contrées de l'Europe. Le temps était passé où un grand nom subjuguait tous les esprits et asservissait à son gré les opinions des contemporains. Chaque pays possédait des hommes du premier mérite; chaque branche même de l'art de guérir avait ses chefs principaux. Camper et Gaubius, en Hollande, Stoll, en Allemagne, Fontana et Spallanzani, en Italie, Haller et Tissot, en Suisse, Piquer, en Espagne, Cullen et les Hunter, en Angleterre, Bordeu, Barthez, Lorry, Vicq-d'Azir, en France, semblaient aspirer chacun à des palmes différentes. Une académie célèbre, établie au sein de Paris, avait borné ses vues à la chirurgie; et le goût de la chirurgie avait dominé dans l'Europe. Les noms de Petit, de Louis et de Sa-

batier retentissaient dans toutes les bouches. Au milieu d'eux, un homme s'éleva par son seul génie et fixa bientôt tous les regards ; ce fut Desault. Placé sur un grand théâtre, mais presque isolé de ses contemporains, il s'illustra par ses découvertes, et subjugua tous les esprits par la clarté de son enseignement et la solidité de ses principes.

Attiré par le bruit de sa renommée, Bichat ne tarda pas à grossir la foule immense de ses élèves. Quoique né loin de la capitale, l'exemple et les leçons paternelles l'avaient initié, dès l'enfance, au langage de l'art de guérir ; les belles-lettres et la philosophie avaient préparé son esprit, de bonne heure, aux études scientifiques. Déjà, l'Hôtel-Dieu de Lyon, sous la direction d'Antoine Petit, avait été le berceau de son éducation médicale ; et l'hôpital de Bourg, non loin de sa terre natale, lui avait offert un champ assez vaste d'observation, lorsqu'il se rendit à Paris. Là, confondu parmi de nombreux condisciples, il se contentait de former les vœux les plus modestes ; mais une occasion fortuite le tira bientôt de l'obscurité ; et le disciple devint tout-à-coup le collaborateur et l'ami du maître (3). Est-il un plus puissant aiguillon que l'amitié d'un grand homme? et dans quel art

est-il plus nécessaire que dans l'étude de l'art de guérir? Le génie devance souvent, il est vrai, les leçons de l'expérience ; mais l'expérience double la force et dirige l'élan du génie. C'est la sagesse d'Hippocrate qui prépara les succès de Thessalus et de Polybe. C'est la bienveillance affectueuse de Boerhaave qui alluma la première étincelle dans l'âme de Van-Swieten, de Haller et de Linné. C'est sous les auspices de Monro que Fotherghill devint le premier médecin de Londres : et Hunter dut peut-être toute sa renommée à la généreuse protection de Douglass (4).

Quel plus bel hommage pouvons-nous offrir à la mémoire de Desault que l'éloge de celui qu'il se plaisait à regarder comme le confident de ses projets, comme le compagnon de ses travaux, comme l'héritier de sa gloire? Au milieu d'une ville immense, au sein d'un asile consacré au soulagement de la douleur indigente, les noms de Desault et de Bichat, gravés ensemble sur le marbre, rappèlent à tous les cœurs le souvenir et l'amitié de ces deux grands hommes (5). La reconnaissance publique les a réunis à jamais sur le même trophée ; mais les ouvrages du maître, transmis par la main de l'élève à la postérité la plus reculée, seront un monument plus durable que le marbre consécrateur. Gar-

dons-nous toutefois de confondre ici nos louanges; gardons-nous, en rendant hommage à Desault, d'affaiblir l'admiration que nous devons à Bichat; la gloire de l'un est indépendante de celle de l'autre; et si le souvenir de leur amitié les réunit dans notre pensée, la nature de leurs travaux les séparera toujours dans l'histoire de la science. Telle est, en effet, la route qu'ils ont suivie, que le but où arriva le premier n'est que le point de départ du second; et qu'on peut dire, sans crainte d'erreur, que là où finit Desault, là aussi commence Bichat (6).

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis qu'ils s'étaient attachés l'un à l'autre, quand la mort moissonna, dans la force de l'âge et du talent, le restaurateur de la chirurgie française (7). Sa perte, si fatale aux progrès de l'art, devait sembler irréparable pour un jeune homme dont il s'était déclaré le protecteur et l'appui. Le fruit des leçons de ce maître habile, la considération inséparable de son amitié, l'espoir de s'associer un jour à sa gloire, tous ces avantages présens, tout ce brillant avenir semblaient s'évanouir avec lui. Accablé par un coup aussi imprévu, un homme ordinaire serait rentré dans la foule et retombé dans l'obscurité; ce n'est pas là le sort du génie : il n'est point abattu

par la première infortune ; il ne tombe point lorsqu'il est abandonné à ses propres forces; mais, plein du feu qui l'anime et de la confiance qui le soutient, il se relève avec une noble hardiesse, et ne craint point de se montrer tel qu'il est, également préparé contre les séductions de la louange et contre les traits empoisonnés de l'envie.

Bichat a ressenti vivement la perte qu'il vient de faire, mais il ne cherchera qu'en lui-même les moyens de la réparer. Déjà fermentent dans sa tête les pensées profondes, qui doivent immortaliser son nom et changer la face de l'art de guérir. Déjà la science de l'organisme s'offre à son esprit sous un nouveau jour. La vie semble lui révéler l'ordre et la simplicité de ses lois. Il s'arrête, étonné lui-même de la hardiesse de ses conceptions ; il craint d'obéir aux mouvemens déréglés d'une imagination trop ardente ; il attend que l'expérience et l'observation viennent confirmer la vérité de ses théories et la certitude de ses pressentimens. L'ombre de Desault réclamait de lui un dernier tribut de reconnaissance. Cet homme, qui naguère remplissait la France et l'Europe de sa renommée, n'avait laissé de sa doctrine chirurgicale qu'un journal imparfait et des souvenirs fugitifs. Le

temps s'apprêtait à dévorer ce grand nom, dont la célébrité n'était plus fondée que sur une tradition passagère, si une main habile ne rassemblait d'immenses matériaux, épars çà et là, pour en construire un édifice aussi régulier que solide. Bichat entreprend cette longue tâche, et consacre son premier travail à la mémoire de son bienfaiteur. Riche de faits et de souvenirs, il reproduit, dans un ouvrage devenu classique, les principes que Desault n'avait confiés qu'à la mémoire de ses élèves; et, en joignant ses propres lumières aux découvertes qu'il annonce, en simplifiant encore des procédés dont la simplicité faisait le plus grand mérite; en perfectionnant ce qui était si voisin de la perfection, il montre qu'il n'est point fait pour suivre servilement les traces d'un maître (8). Qu'est-il besoin de faire ici l'analyse d'un ouvrage qui jetta tant de lustre sur la chirurgie française? Sans doute il ne serait pas indigne de l'éloquence de retracer, à grands traits, l'histoire de l'art salutaire dont Hippocrate créa les premières lois, que Paul d'Œgine illustra par ses succès, qui donna Paré à la France, et qui, dans toutes les parties du monde civilisé, a fait servir les inventions les plus utiles au soulagement de l'humanité. Il serait touchant de peindre Desault, con-

fiant à son jeune ami le soin de sa renommée et la destinée de sa gloire; il serait beau de montrer Bichat, travaillant, comme il le dit lui-même *, à terminer, avec ces matériaux, le sommet de la pyramide dont la base repose sur les travaux et l'expérience des siècles. Mais ce ne serait là qu'un trait accessoire dans le grand tableau qui va frapper nos regards. Bichat a payé la dette de son cœur; il vient d'assurer la gloire de son maître; il est temps désormais qu'il songe à la sienne.

Une vaste carrière s'ouvre devant lui. Un coup-d'œil, jetté sur l'ensemble des êtres physiques, les lui montre divisés en deux grandes classes. D'un côté, il voit les corps bruts ou inorganiques, soumis à des lois constantes et immuables: de l'autre, les corps organisés ou vivans, assujétis à des lois qui varient sans cesse. Laissant au physicien l'histoire de la matière inerte, il assigne au physiologiste l'histoire de la matière vivante, et consacre à son étude ses veilles et ses travaux.

Trop long-temps soumise aux principes de la physique, la physiologie avait erré dans le va-

* Œuvres chirurgicales. *Disc. prélimin. p. viij.*

gue des systèmes et des hypothèses. Trop longtemps, malgré quelques idées ingénieuses de Van-Helmont et de Stahl, la science de la vie avait reçu de cet asservissement la plus dangereuse influence. Régénérée par les efforts de Bordeu, agrandie par les expériences de Haller, protégée par l'autorité de Barthez, elle flottait encore incertaine au milieu des opinions opposées, lorsque Bichat, en l'arrachant pour jamais aux sciences physiques, la fixa sur une base immuable (9). Fidèle à la méthode expérimentale, appliquée par Bacon à toutes les connaissances humaines, si souvent rappelée, mais si rarement suivie par Barthez, il ne s'égare point avec lui dans la recherche d'un principe imaginaire, qui préside à toutes les fonctions; mais il analyse chacune d'elles, pour les rattacher à des phénomènes d'un ordre plus élevé. Parvenu au dernier terme de l'observation, il s'arrête aux grands résultats qu'elle lui présente. La faculté de sentir et celle de se mouvoir lui paraissent les conditions les plus générales de la vie; la sensibilité, la motilité sont donc, à ses yeux, les propriétés les plus simples des corps vivans. Ne lui demandez pas quelle est la cause première de ces facultés secondaires; il n'aperçoit aucune liaison entre elles et un

principe antérieur; il ne remonte point au-delà, parce qu'au-delà il ne voit plus rien (10).

Mais bientôt, divisant le domaine de la vie, comme il avait divisé l'empire de la nature, il trouve des êtres organisés jouissant de prérogatives diverses. Les uns, fixés sur un point du globe, vivent, croissent et meurent dans le lieu qui les a vus naître : ce sont les plantes. Les autres vivent comme les premiers; mais ils se meuvent au gré de leur volonté, et marient leur existence à celle des êtres qui les entourent : tels sont les corps animés. A leur tête se présente l'homme, doué de facultés encore supérieures; capable d'étendre sans cesse la sphère de ses relations, de communiquer à ses semblables, par la parole, ses besoins, ses affections, ses désirs; s'élevant par la pensée à la contemplation de l'infini; offrant enfin, dans tous les actes de son intelligence, un nouvel ordre de phénomènes qui se perdent hors des limites de la matière.

La vie des végétaux n'est donc pas la même que celle des animaux; et la vie de l'homme est supérieure à celle des uns et des autres. Voyez en effet comme tous les attributs des êtres vivans se réunissent dans cet être privilégié. Il vit au-dedans de lui, par une succession non-in-

terrompue de mouvemens organiques, comme les plantes; il vit hors de lui comme les animaux; mais ses rapports sont infiniment plus étendus que les leurs.

Ces deux ordres de phénomènes qu'Aristote et Bacon avaient aperçus, que Buffon avait signalés, étaient développés par Grimaud, quand le trépas l'arrêta dans ses grands projets. Bichat, s'emparant alors de cette division séduisante, fonde sur elle le système entier des connaissances physiologiques. Il montre l'existence organique de l'homme, séparée de son existence extérieure et sociale; il admet deux vies particulières dans la vie générale; et, sans méconnaître le lien intime qui les unit; que dis-je? en établissant par les expériences les plus positives, leur dépendance réciproque, il assigne à chacune d'elles les caractères qui la distinguent (11). Ce n'est pas ici le lieu d'exposer en détail cette théorie lumineuse. Qui ne connaît ses *recherches physiologiques sur la vie et sur la mort*? Qui n'a pas lu cet ouvrage, imparfait sans doute, mais où brille le premier éclair du génie, où les phénomènes de l'organisme sont présentés sous des formes si simples et si séduisantes? Je ne prétends pas excuser les fautes et justifier les erreurs qui en ternissent l'éclat.

La jeunesse de son auteur serait peut-être un motif suffisant d'excuse ; mais pourquoi chercherais-je à dissimuler des défauts qu'il avait reconnus lui-même, et qu'il eût bientôt effacés, si la science avait pu jouir plus long temps du fruit de ses veilles (12)? Que la critique s'arrête avec complaisance sur quelques détails; qu'elle accuse Bichat d'avoir trop isolé les deux vies; qu'elle lui reproche quelques paradoxes sur la symétrie des organes, sur l'influence de l'habitude, sur l'origine des passions, sur le jugement (13) ; au milieu de quelques idées systématiques ou fausses, l'homme impartial sait trouver encore des aperçus ingénieux et des vérités imposantes. Soit qu'on étudie avec lui les propriétés vitales dans toutes les formes qu'elles revêtent, dans toutes les circonstances qui les modifient, depuis la sensibilité la plus exaltée jusqu'à la vitalité la plus incertaine; soit qu'on descende dans les replis du cœur humain, pour y observer la lutte continuelle de l'instinct et de la raison, de la passion et de l'intelligence ; soit qu'on poursuive les deux grandes modifications de la vie, depuis leur origine jusqu'à leur terme, pour assister aux progrès de leur développement, pour saisir l'ensemble de leurs rapports, pour les voir s'éteindre comme deux flambeaux qui

s'éclairent réciproquement et puisent la lumière à la même source *, partout, on reconnaît la main de Bichat; et l'on s'étonne de la hardiesse de ses vues, de l'originalité de ses conceptions.

Quittons un moment l'histoire de la vie pour contempler avec lui l'affligeant tableau de la mort. Ici, tout est obscur et silencieux. Il ne suffit pas d'observer la nature; il faut encore l'interroger pour en pénétrer les mystères. C'est la voie expérimentale qui conduit à ce résultat; c'est par elle que Bichat entreprend d'y parvenir.

Trois organes principaux sont le triple lien qui unit tous les phénomènes de la vie générale (14). Telle est leur étroite correspondance, qu'ils sont excités et vivifiés l'un par l'autre; que la mort ne peut les atteindre, ensemble ou séparément, sans entraîner la destruction de l'économie tout entière. Bichat parcourt avec assurance ce cercle d'action et de réaction réciproques. Engagé dans ce labyrinthe, il poursuit les derniers vestiges de la vie dans les organes les plus cachés, dans les phénomènes les plus obscurs. Comment analyser des expériences et rapporter ici les conséquences qui en découlent?

---

* *Recherches physiologiques.* p. 147.

Tout se lie, tout est nécessaire dans ce beau travail; un mot retranché détruit la force du raisonnement, et rompt la chaîne des propositions. Je ne suivrai point l'expérimentateur dans ses innombrables essais; je ne ferai point retentir les cris des animaux soumis au tranchant du fer; quelques voix s'éleveraient peut-être pour condamner ce moyen d'investigation (15). Il est facile de jeter de la défaveur sur un art qui semble outrager la nature; mais, à la vue des avantages que Bichat en a su tirer, qui osera lui reprocher ses expériences? Ce n'est point pour le stérile plaisir de satisfaire une curiosité barbare, qu'il torture des êtres sensibles; c'est pour résoudre les problêmes les plus importans de l'économie vivante, pour connaître l'origine des maladies les plus graves, et faire servir à leur guérison les connaissances physiologiques. En détruisant, chez les animaux, les organes dont il étudie les fonctions, il apprend comment ils vivent, comment ils meurent chez l'homme. C'est par-là qu'il prélude à cette doctrine nouvelle, à cette application salutaire de la physiologie à la médecine, qu'un plus grand ouvrage nous offrira sous un plus beau jour. C'est par-là que, d'inductions en inductions, et d'analogie en analogie, il arrive à la solution des questions

les plus difficiles. Il expose les théories les plus vraisemblables, et puise, dans l'histoire de la mort, la connaissance la plus approfondie de la vie et des moyens de la rétablir dans toute sa plénitude.

Jusqu'ici, nous avons vu le physiologiste étudiant l'homme dans son ensemble : il est temps de le montrer occupé à en étudier les détails *.

En peu d'années, l'exercice de l'enseignement l'avait rendu célèbre dans cette analyse. Il avait montré comment le talent et le génie peuvent suppléer à l'expérience ; il avait vengé la jeunesse des reproches que lui prodiguent injustement ceux qui ont passé la leur sans gloire, et qui ne blâment la vivacité dont elle fait preuve que parce qu'il leur est impossible de l'égaler (16). Ses premiers essais avaient attiré sur lui l'attention publique. Haller avait signalé son apparition dans l'anatomie par la destruction d'une erreur (17) ; Bichat signala la sienne par une découverte importante. S'il est un plaisir vif et durable pour un savant, c'est sans doute celui de découvrir un fait ignoré de

* Est-il nécessaire d'avertir que je ne suis point l'ordre chronologique dans l'analyse des travaux de Bichat ? mon but est d'en montrer l'ensemble systématique.

ceux qui l'ont précédé ; mais combien ce plaisir est plus vif encore pour un jeune homme, qui attend de sa découverte une réputation précoce! comme il observe la nature avec intérêt! comme il tressaille de joie aux premiers applaudissemens qu'il reçoit! Tel dût être le plaisir qu'éprouva notre jeune anatomiste, lorsque, découvrant une membrane inconnue, il annonça et démontra l'existence des synoviales (18).

Ce n'était là néanmoins que le premier pas dans une carrière où il allait s'illustrer par des travaux bien plus étendus. Bordeu, en étudiant isolément le tissu muqueux et les glandes, avait présenté l'anatomie sous un nouveau point de vue; Pinel, en réunissant dans un même groupe les altérations des tissus analogues dans leur structure, avait perfectionné la nosologie. Inspiré par la même idée, Bichat annonce une nouvelle classification des membranes; et une description générale de ces tissus porte sa réputation dans toute l'Europe. La même année voit paraître deux ouvrages fondamentaux, dont l'un change la direction de la physiologie; et l'autre crée, en quelque sorte, une anatomie nouvelle. Mais bientôt de nouveaux travaux agrandissent ses idées, et font naître en lui des projets plus vastes. Ce qu'il a fait pour les membranes, il

va le faire pour tous les tissus. D'immenses matériaux vont servir à la composition d'un nouvel ouvrage, et cet ouvrage sera son plus beau titre de gloire.

Tous ceux qui, avant lui, ont étudié l'homme physique, se sont bornés à des descriptions générales. Ils ont vu des organes, et n'ont pas poussé plus loin leurs recherches. Bichat va creuser plus profondément; il va pénétrer dans la constitution intime de ces organes, séparer les divers tissus qui les composent, et montrer comment de leur réunion résultent des actions générales très compliquées. C'est une grande et belle idée que celle d'analyser les instrumens de la vie dans les matériaux de leur construction, de les réduire à leurs derniers élémens, jusqu'à ce qu'on puisse dire, comme le chimiste, après la décomposition des corps mixtes : il n'y a rien audelà. Cette idée mère, enfantée par Bordeu, a été fécondée et singulièrement étendue par Bichat; il l'a saisie avec enthousiasme, et en a tiré l'*Anatomie générale*, production immortelle, dont le plan était beau sans doute, mais dont l'exécution est encore bien plus étonnante. Là, se trouvent placés à leur véritable rang tous les phénomènes de l'économie vivante; là, se trouvent jugées les longues disputes qui agitaient au-

paravant les écoles; là, se montre, à chaque page, l'œuvre du génie.

Un nombre déterminé de tissus ou systèmes élémentaires compose l'ensemble du corps humain (19). Chacun d'eux présente des formes diverses, suivant sa destination; chacun possède différens degrés de vitalité, et se développe d'une manière particulière. Les uns entrent dans la composition de tous les organes, et établissent des rapports entre les parties les plus éloignées. Les autres, isolés dans la position qu'ils occupent, sont circonscrits dans des limites bien plus étroites; mais, malgré leur isolement, ils participent aux impressions générales, et forment des points d'appui essentiels à la conservation du tout et à l'harmonie de l'ensemble. En vain voudrait-on ne voir, dans cette division, que des différences artificielles; ce n'est pas l'art, c'est la nature elle-même qui a établi, dans les élémens organisés, les caractères qui les distinguent. * C'est elle qui a donné à chacun une forme, une organisation des propriétés différentes. Ici, la matière organisée s'allonge en fibres déliées qui s'assemblent en faisceaux; là, elle

* Anatomie générale. *Consid. génér. p. lxxx.*

s'applatit en membrane. Plus loin, vous voyez des cylindres et des conduits ; ailleurs, ce sont des fils presque imperceptibles. Certains organes vous présenteront une matière dure et compacte ; d'autres, une substance molle et pulpeuse. Vous observerez des fibres dans les muscles, des lames dans les membranes, des granulations dans les glandes. Chaque élément anatomique isolé diffère essentiellement de ceux qui ne sont pas destinés aux mêmes usages ; et ce n'est là cependant qu'une différence accessoire ; elle ne tient qu'à la superficie des objets. Que serait-ce, si nous pouvions descendre jusqu'à la structure intime de chaque organe, jusqu'à la condition matérielle de chaque tissu? L'auteur de l'anatomie générale se borne à constater leurs caractères extérieurs. Il emprunte à la chimie ses plus puissans réactifs, pour signaler leur identité ou leurs différences ; et s'il ne peut dévoiler leur nature intime, s'il ne pénètre point le dernier secret de l'organisme, c'est qu'il n'est pas donné à l'esprit humain de tout pénétrer ; et Bichat sait toujours s'arrêter là où l'observation l'abandonne (20).

Si la forme, si l'organisation varient dans chaque tissu vivant, les propriétés vitales ne sauraient y être les mêmes ; tantôt, vous trou-

verez la sensibilité exaltée au plus haut degré ; tantôt, vous observerez un mouvement très-libre et très-étendu ; d'autres fois, vous ne verrez rien de sensible ; les phénomènes seuls de composition et de décomposition, d'accroissement et de décroissement vous décéleront l'existence de la vie. Tel système est soumis à l'empire de la volonté ; il transmet à l'âme les impressions qu'il éprouve ; il se meut au gré de l'individu dont il fait partie. Tel autre n'offre que des mouvemens très-obscurs ; il végète continuellement, soumis aux mêmes lois que la plante, et ne donne des signes de son existence que dans des occasions fortuites. Ainsi, chaque tissu élémentaire jouit d'une vie particulière, possède des propriétés spéciales. Avec quelle finesse, avec quelle sagacité Bichat analyse leurs degrés divers ! Combien de rapports, qu'on ne soupçonnait pas même avant lui, sont mis en évidence par sa méthode ! Comme il indique avec précision la vitalité, l'usage, la destination de chaque système ! Bordeu avait montré nos organes comme autant de machines particulières, vivant dans la grande machine animée. Bichat a fait voir jusqu'à l'évidence que non-seulement chaque organe, mais encore chaque tissu, possédait cette vie individuelle. Bordeu a décom-

posé le corps humain en organes secondaires ; Bichat a réduit ces organes à leurs élémens primitifs. De là naît ce principe si fécond en résultats lumineux, que les maladies sont souvent bornées aux systèmes élémentaires, et qu'elles n'affectent un organe dans son ensemble qu'en passant successivement par les différens tissus qui en font partie (21). Comment Bichat est-il parvenu à ces vérités admirables? comment, en si peu d'années, a-t-il achevé un travail si vaste? C'est là le secret du génie ; de ce génie qui n'est pas le fruit de l'étude et du travail, mais qui reçoit d'eux le complément de son éducation, comme il a reçu de la nature seule ses premières dispositions (22).

Tantôt, entouré des débris épars des instrumens de la vie, il interroge la nature organisée dans ses restes inanimés. Plus souvent, il demande à la vie elle-même la solution du problême qu'il veut résoudre. D'autres fois, observant la nature dans ses écarts, il cherche, dans l'altération des propriétés vitales, l'explication de leurs phénomènes les plus naturels, et puise dans cette mine féconde, si négligée de ses ses prédécesseurs. Ainsi, c'est par l'étude de l'homme sain qu'il éclaire la science de l'homme malade ; et c'est dans l'étude de la maladie qu'il

cherche la connaissance la plus certaine de la santé (23). Ainsi, de deux sciences, jadis séparées, il forme une science unique, plus exacte et plus rigoureuse; il démontre leurs points de contact, leur dépendance mutuelle; et, pour resserrer encore leur étroite union, il va chercher dans les froids débris de la mort de nouvelles preuves de sa doctrine. Il confirme, par l'examen des tissus altérés et détruits, la vérité de ses principes sur les propriétés des tissus vivans; et, poursuivant la matière organisée dans toutes ses transformations, il montre les rapports constans et nécessaires qui existent entre les instrumens et les fonctions de la vie.

Ainsi, l'homme tout entier, d'abord apprécié dans son ensemble, est réduit à ses élémens matériels les plus simples. Bichat l'a saisi au premier moment de son existence : il l'a séparé de la matière inorganique; l'a conduit, à travers mille obstacles, au dernier terme de son existence; et a montré, par des expériences frappantes de vérité, comment cette existence est détruite. Descendant ensuite dans les détails de l'organisation, il en a isolé les matériaux; et les élémens de la matière vivante, qui se prêtent un appui mutuel, et ne semblent exister que par leur connexion réciproque, se sont vus séparés,

pour la première fois, sous le scalpel du nouvel anatomiste. Qu'on me donne, disait Descartes, de la matière et du mouvement; et je vais former un autre univers. Donnez à Bichat des tissus organisés, doués de propriétés vitales; et vous verrez un homme vivant sortir de ses mains (24). Je me trompe : quoi qu'en disent la critique injuste ou l'enthousiasme indiscret, ce n'est point à des tissus simples ni à des propriétés isolées que ce physiologiste a réduit la vie. Qui a démontré, mieux que lui, l'enchaînement de toutes les parties et les rapports de chacune avec le corps vivant tout entier? Cette influence des organes, les uns sur les autres, cette unité de tendance, cette sympathie, si bien exprimée par le premier médecin de l'antiquité,* qui l'a fortifiée de preuves plus convaincantes? Il est vrai qu'il a porté l'analyse jusques dans ce phénomène inexplicable, qu'il a montré ses rapports avec la nature des divers tissus, avec les différens degrés d'énergie des propriétés vitales; mais ces aperçus qui avaient échappé aux anciens, ces vérités qu'il a révélées ne peuvent qu'accroître sa gloire. C'est une preuve nouvelle que

* *Consensus unus, conspiratio una, consentientia omnia:*

l'auteur de l'anatomie générale était capable d'analyser la machine humaine, depuis les premiers élémens de sa constitution, jusqu'à ses fonctions les plus compliquées.

Les fastes de l'art médical offrent-ils un homme qui ait paru sous d'aussi heureux auspices, et se soit annoncé par d'aussi brillantes productions? Six lustres n'ont point encore couronné son âge, et les disciples de Boerhaave s'écrient qu'il aura bientôt surpassé leur maître (26). Infatigable dans ses recherches, Bichat ne se repose point à l'abri de cette réputation précoce; il voit une immense lacune à remplir, et une science à refaire; comment son esprit resterait-il en repos? Environné de disciples qui l'admirent, et de jaloux que sa gloire offusque, il instruit les premiers par ses expériences; il les captive par son zèle et son amitié; et il impose silence aux autres par la perfection de ses ouvrages et la modestie de son caractère. Placé au milieu d'un vaste théâtre, il consacre aux progrès de la science toutes les ressources que sa position lui présente. Sans cesse entouré des infirmités humaines, il cherche de nouveaux

---

* Anatomie générale. *Consid. génér. p. lxvij.*

moyens de les soulager, en réformant la science des médicamens, assemblage informe d'idées incohérentes et de formules bizarres *. De nouveaux ouvrages se préparent encore. Toutes les parties de l'art de guérir attendent avec impatience le coup-d'œil pénétrant de son génie. Tout s'ébranle; tout s'agite, entraîné par une force irrésistible. La médecine avance rapidement vers un nouvel ordre de choses; mais tout-à-coup, ses espérances s'évanouissent; Bichat a vécu: il ne reste plus de lui que son exemple et sa renommée... (27) O vous! qui avez assisté aux derniers momens de ce grand homme, vous qui avez couvert sa tombe de fleurs, et recueilli les derniers restes de son existence, venez mêler ici vos hommages à nos louanges; venez répondre aux détracteurs de sa gloire. Ils vous diront que ses ouvrages imparfaits ne sont pas dignes de votre admiration. Répondez-leur que vous l'admirez avec l'Europe savante. Ils vous diront que sa doctrine incomplète exigeait de plus grands développemens et de plus profondes recherches. Répondez-leur que Bichat est mort à trente ans! mais que dis-je? il n'est pas mort tout entier; il vit encore dans tous vos écrits; il dirige tous vos travaux; il préside à tous vos progrès, et agran-

dit chaque jour, par vos mains, le domaine de la science, dont il a lui-même porté si loin les limites.

II.

Conduit par la suite naturelle de ce discours au milieu de la génération présente ; forcé de rappeler ici les noms des contemporains qui ont continué les travaux de Bichat, je vais grouper autour de lui tout ce qui appartient à son école, et signaler la tendance générale qu'il a imprimée aux diverses branches de l'art de guérir.

C'est un étrange spectacle que celui des variations de l'esprit humain dans tous les pays et dans tous les âges. Il semble que sa destinée soit d'errer dans le vague et dans l'incertitude, jusqu'à ce qu'il soit fixé par quelques hommes supérieurs, qui lui dévoilent les lois réelles de la nature, ou le captivent par les rêves brillans de leur imagination. Ainsi se formèrent les sectes et les écoles de l'antiquité. La philosophie entraînée par l'imagination de Platon, subjuguée par l'autorité d'Aristote, renouvelée par Descartes, soumise à l'expérience par Bacon et Locke, prend une direction nouvelle avec Kant et ses sectateurs. L'histoire naturelle, créée

par le philosophe de Stagyre, reçoit un nouvel éclat des travaux de Pline, et sommeille ensuite jusqu'à Buffon et à Linnœus. La médecine, soumise d'abord aux dogmes fondamentaux d'Hippocrate, engagée dans les subtilités de la scolastique avec Galien, égarée tour à tour avec les Arabes, les chimistes, les mécaniciens, rentre dans la route hippocratique, et se circonscrit avec Bordeu dans le domaine du vitalisme.

Si, jetant un coup-d'œil sur la fin du dernier siècle, nous examinons l'état de cette science au moment où parut Bichat, nous verrons plusieurs écoles célèbres se disputer son empire. Leyde, déchue de sa gloire, n'avait, pour se consoler de la perte de son Boerhaave, que le souvenir récent de Haller dont elle avait accueilli la jeunesse, et vu naître les premiers travaux; mais qui avait porté loin de la Hollande le fruit de ses savantes méditations. L'école de Vienne, à peine fondée, s'élevait, par le génie de Stoll, à une réputation justement acquise. Edimbourg naissait à la gloire; et Cullen, développant une idée systématique d'Hoffmann, préludait à l'immense réforme que Brown allait bientôt opérer. L'école de Montpellier, fière de ses grands noms et de son antique splendeur, toujours

opposée au système des mécaniciens, s'était emparée des idées de Stahl, et prêtait à sa cause l'appui du raisonnement et l'autorité de ses professeurs. Barthez, il est vrai, prétendait ouvrir une nouvelle carrière, et refaire la science de l'homme; mais, entraîné par une hypothèse, il s'était placé entre Stahl et Bordeu, comme Haller entre Bordeu et Boerhaave. Paris n'offrait qu'une société éclipsée par une Académie plus célèbre. * Vicq-d'Azir, seul, embrassant d'un coup-d'œil toutes les parties de la science, s'annonçait par des travaux qui devaient surpasser peut-être ceux de Haller. La mort vint anéantir ses vastes projets; et la révolution française, dans sa marche rapide, renversa, un moment, les institutions consacrées au perfectionnement de l'esprit humain. Frappées du même anathême, les deux branches de l'art de guérir virent disparaître les sociétés qui dirigeaient leurs progrès. Cependant, du sein du plus furieux fanatisme, le cri de l'humanité se fait entendre: l'ordre naît du désordre même; et, réunies en une seule science, la médecine et la chirurgie françaises entrevoient de plus heureuses

* L'Académie royale de chirurgie.

destinées. Bientôt les noms de Corvisart, de Cabanis, de Chaussier, de Pinel et de Hallé annoncent au loin sa gloire. Bichat paraît, une ère nouvelle commence. Nous l'avons vu surpris par la mort au milieu de ses triomphes; il est temps de le montrer revenu, pour ainsi dire, à la vie, et assis à la place qu'il doit occuper.

Entourée de rivales depuis long-temps illustrées, l'école de Paris demandait un chef dont elle pût adopter les principes et partager la célébrité. Bichat, vivant, eut été sans doute admiré; mais l'ambition ou l'envie lui auraient disputé, peut-être même enlevé ce titre. Bichat, dans la tombe, fit taire toutes les rivalités, imposa silence à toutes les ambitions. La seule qui prévalut et qui domina tous les esprits, fut de chercher l'illustration sur ses traces, et d'achever les travaux dont un trépas inattendu venait d'interrompre le cours. Ainsi, cette mort précoce devint le signal d'une émulation générale; et le tombeau d'un jeune homme fut le berceau d'une nouvelle génération de savans.

C'est donc sur l'école de Paris en particulier qu'il a porté l'heureuse influence de son génie. C'est elle qui a reçu avec empressement sa doctrine : c'est elle qui l'a rapidement propagée. Jetez les yeux sur toutes les productions

modernes sorties de son sein ; partout vous verrez l'effet de cette impulsion salutaire ; partout vous observerez le même esprit.

En commençant par la connaissance physique de l'homme, par la description des organes qui le composent, vous voyez l'anatomie descriptive, cette science * si heureusement appelée l'analyse de la situation, dépouillée en partie de son aridité rebutante. Haller et Vicq-d'Azir avaient su répandre sur elle un grand intérêt, en joignant à la connaissance extérieure des organes l'histoire de leurs fonctions. Sœmmering avait suivi leur exemple. Cuvier et Duméril avaient transporté cet avantage dans l'anatomie comparée. Bichat, le premier en France, soumit l'anatomie humaine à une classification régulière et physiologique ; le premier, il osa s'élever contre ces descriptions minutieuses, portées par Desault à une précision géométrique, et dont ce grand maître avait reconnu plus tard l'inutilité (28). Dans les premières années qu'il avait consacrées à l'enseignement de cette science, il ne manqua pas de découvrir quelque conduit

* Le mot science n'est pas ici le mot propre; il est cependant consacré par l'usage. L'anatomie, la physiologie, la pathologie etc. ne sont pas des sciences séparées, mais des branches d'une même science.

ou quelques fibres échappés à des yeux moins exercés que les siens; ce n'est point à de pareilles découvertes qu'il s'arrêta; il ne considéra l'anatomie descriptive que sous un point de vue secondaire; et son ouvrage incomplet réclama, pour arriver à sa fin, le secours de mains étrangères *. Roux et Buisson s'empressèrent de terminer ce traité nouveau. Tous deux, fidèles aux principes de leur maître, imitèrent l'exemple qu'il avait donné, et commencèrent leur réputation par un travail digne de l'ouvrage qui leur était confié.

Mais les détails de l'anatomie sont trop vastes pour qu'un livre unique puisse les embrasser dans toute leur étendue; chaque organe est une mine féconde pour l'observateur attentif, et semble réserver une découverte à celui qui en fait une longue étude. Comment rappeler ici les noms des anatomistes, qui ont agrandi et qui perfectionnent chaque jour cette science élémentaire? mais comment passer sous silence les noms de Boyer, de Ribes, de Marjolin, de Breschet, de Béclard, de Cloquet, et de tant

---

* *Anatomie descriptive*, *etc.* 5 vol. in-8°. le quatrième est de Buisson, et le cinquième de M. Roux.

d'autres qui se sont signalés comme eux par des travaux importans?

Lorsque Bichat, pénétrant dans la constitution de nos organes, essaya d'en isoler les matériaux, il ne vit devant lui qu'un modèle brillant, il est vrai, mais fort imparfait *. Dans le traité des membranes, il le surpassa en étendue et en profondeur; et après l'anatomie générale, il ne laissa presque rien à glaner dans ce champ fertile qui lui offrit de si abondantes moissons. Toutefois, Dupuytren et Richerand modifient encore quelques-unes de ses idées **; Gaultier ajoute des notions précises à l'histoire du système cutané; Béclard, dans des cours instructifs et des additions savantes à l'anatomie générale, développe, dans tous ses détails, l'histoire des systêmes, et modifie quelques assertions inexactes. Rien n'échappe à la sagacité des nouveaux anatomistes : la structure, la forme, la situation, les rapports et la constitution des organes sont étudiés dans toutes les variétés qu'ils présentent, dans toutes les modifications qu'ils peuvent subir.

---

* Bordeu. *Traité des glandes.* — *Histoire du tissu muqueux.*

** Voyez la note 19.

Si de l'étude des formes nous passons à celle des fonctions; si, après avoir étudié l'organisation, nous voulons connaître la vie ; là, surtout, nous reconnaîtrons la main de celui dont nous étudions l'influence. La physiologie, rappelée à son véritable objet, suit de jour en jour une marche plus rigoureuse : les opinions de Bichat lui-même sont soumises au jugement sévère de la critique, combattues, modifiées, étendues par d'habiles observateurs. Chaussier divise la force vitale en trois propriétés secondaires ; Buisson cherche la division la plus naturelle des phénomènes de la vie, et soumet à une idée vaste et lumineuse toute la science physiologique; Nysten répète une foule d'expériences, et rectifie quelques légères erreurs. Prost étudie la sensibilité ; et Roux porte l'analyse dans les sympathies. Richerand, s'emparant de la grande division physiologique tracée par Bichat, expose avec une élégance toujours soutenue, avec une clarté admirable, l'universalité des fonctions. Le Gallois, saisissant les instrumens les plus délicats de la physiologie expérimentale, poursuit le principe de la vie à travers l'épaisse nuit dont il s'environne; l'enferme dans les organes nécessaires à sa conservation, et analyse les conditions indispensables à son

existence. Frappé comme le physiologiste dont il suivait les traces avec tant de gloire, il emporte dans la tombe les regrets de tous les savans. La physiologie déplore encore sa perte, et demande à ses émules un successeur qu'elle puisse avouer pour son véritable interprète. Je vois se presser en foule autour d'elle de nobles rivaux. Quelle place la postérité assignera-t-elle à chacun? Le temps n'est pas encore arrivé de juger les uns et les autres; mais l'école de Bichat peut se glorifier d'une jeunesse célèbre et d'une éclatante renommée. Rappellerai-je les noms illustres qui en font aujourd'hui l'ornement? C'est dans leurs leçons et dans leurs ouvrages que l'auteur de l'anatomie générale brille encore de toute sa gloire. C'est au milieu d'eux qu'il dicte ses lois; c'est par leurs bouches qu'il expose l'ensemble de sa doctrine, et les conséquences de ses principes. N'est-ce pas lui qui préside aux leçons de Broussais, d'Adelon, de Cloquet; qui dirige les expériences de Béclard, de Ribes et de Magendie; qui révèle à Serres les lois de l'ostéogénie? Sans doute quelques erreurs peuvent se glisser au milieu de tant de travaux; telle est la destinée de tous les ouvrages des hommes; mais entre les exagérations de Broussais, qui remonte au-delà des propriétés vi-

tales, pour se perdre dans la région des chimères, et les restrictions de Magendie, qui tend à confondre ces mêmes propriétés avec les phénomènes physiques (29), il est un juste milieu qui peut seul conduire à la vérité.

Mais à mesure que nous avançons dans l'étude de la vie, l'influence de Bichat devient plus puissante, et sa mémoire plus glorieuse. Ces propriétés vitales qu'il nous a si bien fait connaître, dont il a tracé une histoire si détaillée, ne se conservent pas toujours dans l'état où la nature les a placées; elles s'exaltent ou s'affaiblissent; s'épuisent ou s'altèrent de mille manières. De là naissent les maladies innombrables qui affligent l'espèce humaine. Comment parvenir à la connaissance de ces altérations? comment trouver les moyens de les combattre avec avantage? Comment ramener le mouvement de cette machine compliquée à son état naturel, si l'on méconnaît sa nature, si l'on ignore ses lois? La science qui les fait connaître est donc la base essentielle de celle qui étudie leurs dérangemens (30). Ce n'est pas tout encore: ce désordre dans les mouvemens, ce trouble dans les fonctions supposent l'altération des organes qui les exécutent; c'est donc à ceux-ci qu'il faut remonter pour en découvrir

l'origine. Mais trop souvent, placés hors de la portée de nos sens, ils ne sont soumis à nos recherches que lorsque la vie générale a cessé. Trois sciences, long-temps séparées, doivent donc s'éclairer réciproquement, et servir de complément l'une à l'autre : l'étude de la santé, l'étude de la maladie, l'étude de la mort ; voilà les trois élémens nécessaires de la science de l'homme. Bichat donna le précepte et l'exemple de les réunir. Il proclama les avantages immenses et l'indispensable nécessité de cette réunion, il annonça que la médecine ne s'élèverait que par elle au rang des sciences exactes.

Ne craignez pas, nous dit-il, d'approcher du sanctuaire de la mort ; interrogez ces débris qui portent encore les traces de la vie dont ils ont joui, et l'empreinte du mal qui les a frappés ; ils ne sont jamais muets pour l'observateur attentif ; ils dissiperont votre incertitude, et feront disparaître l'obscurité qu'une observation incomplète avait laissée dans vos esprits ; car enfin qu'est l'observation, si l'on ignore là où siège le mal ?

Ces conseils ne sont pas perdus pour la science médicale. Déjà, Pinel et Corvisart en avaient élagué un grand nombre d'hypothèses futiles, qui naguère entravaient sa marche. L'un et l'autre,

soutenus par l'observation et dirigés par l'analyse, avaient offert de nouveaux modèles à suivre; mais l'impulsion donnée par Bichat fut bien plus puissante et bien plus rapide.

Courbé sur les débris des organes qu'il interroge, il annonce à ses disciples que le temps est venu où l'anatomie pathologique doit prendre un nouvel essor; et il s'élance sur les traces de Morgagni. Le trépas l'arrête dans ses projets; mais, animés d'une généreuse ambition, Dupuytren et Laennec se livrent avec ardeur aux mêmes recherches; une heureuse rivalité redouble leur zèle (31); et bientôt, entraînés dans des routes différentes, le premier hérite du génie et de la renommée de Desault; le second semble poursuivre les traces de Corvisart. Bayle s'illustre, comme eux, par des travaux non moins étendus. Cruveilhier trace l'histoire générale des altérations des tissus; et Marandel propose une classification des maladies, fondée en partie sur cette base trop peu solide.

Ce n'est point en effet à une froide nomenclature et à de stériles classifications, que l'anatomie pathologique doit se borner; si elle est utile, si elle est même indispensable à la médecine, c'est lorsqu'elle est appliquée à la science

des maladies, et non étudiée isolément et séparée de leur histoire; c'est lorsqu'elle montre la série des altérations successives des systèmes vivans; qu'elle fait connaître le mal dans son origine, et le découvre jusques dans la profondeur des organes; c'est alors qu'elle est digne de toute notre attention, et qu'elle a droit à tous nos hommages. C'est ainsi que l'avait conçue Morgagni, et qu'elle était dans la pensée de Bichat. Si quelques-uns de ses successeurs ont suivi une fausse route, la science leur doit encore des éloges et de la reconnaissance pour des efforts même infructueux.

Tandis que Bayle donne trop d'importance aux transformations organiques, Portal ajoute de nouvelles observations à celles qui l'avaient déjà illustré; Prost marche à la découverte du siége des fièvres; Broussais poursuit l'inflammation sous toutes ses formes, dans toutes ses dégénérations; Alibert offre un tableau pittoresque des dégradations du système cutané; Ribes signale les phénomènes divers de l'inflammation capillaire; Rostan cherche dans le cœur les causes de l'asthme; Villermé étudie la formation des fausses membranes; Cayol les formes nombreuses et variées du cancer. L'apoplexie présente des aperçus nouveaux et des résultats différens à Riobé,

à Rochoux, à Serres. Georget cherche dans des lésions matérielles la véritable cause de la folie ; et Lallemand recueille une série d'observations importantes sur le ramollissement du cerveau.

Ainsi, le vœu de Bichat est rempli ; la médecine est enrichie d'une nouvelle ressource, dont la superstition des temps antiques avait privé les premiers maîtres de l'art ; et qui, cultivée par Bartholin et Bonet, illustrée par Morgagni, semblait replongée dans l'oubli, ou du moins cultivée sans importance et sans éclat. Depuis Bichat, elle s'est empreinte d'un caractère particulier, elle s'est créé un nouveau langage, elle a été cultivée dans toute l'Europe. L'Italie se glorifie des travaux de Scarpa, de Testa, de Rochetti ; l'Allemagne de ceux de Vetter, de Tiedemann, de Meckel ; l'Angleterre leur oppose ceux de Lawrence, d'Hogson et d'Evérard Home.

Mais une réflexion douloureuse vient m'arrêter au milieu de ce tableau des progrès de l'art. La science du médecin se borne-t-elle donc à retracer les tristes images de la destruction? Qu'importe qu'il connaisse les souffrances de ses semblables, s'il ignore les moyens de les soulager? Pourquoi poursuit-il la nature dans ses écarts, s'il ne lui est pas permis de la rame-

ner dans la bonne route? Pourquoi prête-t-il l'oreille aux gémissemens de la douleur, s'il lui est impossible d'arrêter les progrès du mal, ou d'en modérer la violence? Ces plaintes, je le sais, sont injustes; le but suprême de l'art est de soulager la douleur, d'arrêter la marche de la destruction; la plus haute science du médecin est de connaître et d'appliquer les moyens qui procurent cet avantage. Ces moyens, où pourra-t-il les trouver? Les propriétés qu'ils possèdent, comment pourra-t-il les connaître? La nature lui fournit les productions des trois règnes; mais elle les lui présente sous mille formes, confondues entre elles sans ordre et sans choix. L'observation et l'expérience peuvent, seules, débrouiller ce cahos; mais, pendant les siècles qui nous ont précédés, l'expérience a été muette, l'observation incertaine et mal dirigée. Qui ne connaît les efforts de Stahl, et ses sages conseils, et ses pressantes exhortations pour attirer l'attention de ses disciples sur la matière médicale? Son appel ne fut point entendu, et ses vœux restèrent longtemps sans effet. Le désordre, la confusion, la routine régnaient encore despotiquement sur cette science, lorsque Bichat entreprit de l'élever à la hauteur des autres branches de l'art (32).

L'expérience, qui lui est déjà si familière, vient à son secours. Chaque substance, destinée à modifier le corps vivant, lui paraît agir sur une propriété vitale déterminée *. C'est en partant de ce point de vue physiologique, qu'il considère cette étude, la plus importante peut-être pour le médecin, puisqu'elle est le terme et le complément nécessaire de l'art de guérir. Ses idées sont recueillies avec empressement; ses principes sont rapidement propagés par une jeunesse avide de science; et ce champ, naguère stérile, à peine préparé par une culture imparfaite, est légué en héritage à des disciples laborieux. Gondret et Pairier exposent les premiers faits dans d'utiles dissertations; Schwilgué, réunissant ces aperçus isolés, soumet toutes les substances médicamenteuses au creuset de l'expérience, et forme un tableau général de leurs propriétés individuelles. Alibert, rassemblant dans un grand ouvrage, les connaissances acquises, les expose avec élégance, et y joint les résultats de l'histoire naturelle et de la chimie. Barbier pose d'abord des principes généraux; étudie ensuite la force active de

---

* *Consid. génér.*

chaque médicament, et son action particulière sur les organes. Orfila s'illustre par une histoire approfondie des poisons; et Roques associe le luxe des arts aux résultats de l'expérience clinique.

Ne cherchez pas dans tous ces auteurs le développement exclusif des idées de Bichat; ses principes étaient simples et féconds, mais difficiles à suivre: leur application procurerait sans doute de grands avantages; mais la lenteur de l'observation s'oppose à leur application prématurée. Leur simplicité même est peut-être peu conforme aux phénomènes compliqués de la vie. C'est néanmoins celui qui les a conçus qui soutient l'émulation générale; c'est lui qui dirige ce mouvement qui s'est communiqué jusqu'à nous. Son influence se fait partout ressentir, dans les livres, dans les écoles, dans la pratique particulière, dans le sein des sociétés savantes. N'est-ce pas elle qui, conduisant Magendie sur les traces de Stork, lui fait chercher dans les substances les plus délétères, dans les poisons les plus actifs, des remèdes énergiques et des médicamens précieux (33)? N'est-ce pas elle qui a fécondé les observations de Hallé, de Pinel, de Fouquier, de Double, de Récamier, et de tant d'autres qui s'illustrent

chaque jour dans la pratique médicale? Il faut néanmoins l'avouer : c'est dans cette branche de l'art que nos connaissances sont le plus imparfaites et le plus bornées. Peut-être sommes-nous condamnés à ignorer à jamais comment notre existence est modifiée par les corps étrangers à nous; mais si nous observons bien les effets, que nous importe la cause qui les produit? Le médecin n'a pas à rougir de cette ignorance; elle est universelle dans les sciences; elle tient essentiellement à la nature de l'esprit humain. Toujours est-il vrai que, dans toutes les branches de la médecine, d'heureuses découvertes signalent chaque jour cette ère nouvelle, qui a porté l'école de Paris à la tête des écoles modernes; et qui, annoncée par les travaux de Pinel, sera marquée à jamais du nom de Bichat.

Défions-nous toutefois des écarts de l'imagination et des illusions de l'enthousiasme. Le génie du maître égare quelquefois les disciples et le fanatisme peut se confondre avec la passion de la vérité.

Soutenu par l'admiration attachée au nom de Bichat, un homme s'est annoncé comme son disciple ; s'est déclaré l'héritier de sa gloire, le propagateur exclusif de ses principes. Doué d'un

esprit observateur, et d'une dialectique pressante, il sait employer tour à tour l'expérience et le raisonnement, l'observation et l'analogie, pour établir une nouvelle doctrine. Ce n'est point avec de vaines formules, avec des amulettes et des panacées qu'il vient usurper nos hommages; il en appèle à l'observation de la nature, à l'étude des lois de la vie; il renverse l'édifice de la science; mais c'est, dit-il, pour le relever sur des fondemens plus solides.

Attiré par ces promesses pompeuses, séduit par le nom du maître qu'il a choisi, j'entre à son école pour entendre ses leçons; je consulte ses écrits pour connaître ses grands principes; et, de tous côtés, je ne vois qu'un dédain superbe; je n'entends que des anathêmes, lancés contre nos maîtres les plus révérés. Quelle est donc cette nouvelle lumière qui vient éclairer la science? La nature n'a-t-elle jamais eu de véritable interprète? La vérité n'a-t-elle point eu d'apôtre avant ce hardi novateur? J'entends parler d'expérience et d'observation; mais pourquoi tant d'emportement dans ses discours et tant d'amertume dans ses sarcasmes? Est-ce là le langage de la raison, et l'accent de la vérité? A l'abri du nom de Bichat, j'entends propager une doctrine funeste; mais Bichat a proscrit

d'avance tous les systèmes; il a flétri les prétentions téméraires, et démontré le néant des théories exclusives. Calme comme la raison, et modeste comme le génie, la candeur fit toujours le charme de ses écrits; et le sarcasme ne se plaça jamais sur ses lèvres. O vous qui vous proclamez son disciple, s'il est vrai que vous nous annonciez la vérité, ne la revêtez point des formes odieuses du fanatisme; dépouillez-la de ces livrées avilissantes qui compromettent sa dignité. Attirés alors par son pur éclat, tous ses zélés partisans s'empresseront de vous suivre; tous applaudiront à vos louables efforts, et vous proclameront le digne émule, le digne successeur de Bichat. Alors, vous n'aurez plus à redouter les cris impuissans de vos adversaires. En vain, s'écrieront-ils que les systèmes passeront avec leurs auteurs; que les théories les plus séduisantes iront se confondre dans le même oubli, qui engloutit celles de Boerhaave et d'Hoffmann, de Thémison et d'Asclépiade. Les abus et les exagérations passeront, parce qu'il est dans la destinée de l'erreur d'être passagère; mais la vérité ne passera point: elle est éternelle de sa nature; elle jaillira, plus brillante, du choc des opinions opposées, et de la lutte des sectes rivales (34).

Il serait téméraire de trancher ici la grande question qui tient en suspens les esprits les plus réfléchis, les hommes les plus accoutumés à l'observation de la nature ; il n'appartient pas peut-être aux contemporains de Broussais de juger sa cause dans toute son étendue. C'est la postérité qu'il invoque ; c'est la postérité qui le jugera. Sans doute, elle aura à recueillir, dans la nouvelle doctrine, quelques vérités importantes : mais ces vérités doivent-elles servir de privilége à l'erreur ; et la raison doit-elle se taire devant les sophismes de l'ambition ? Ah ! si Bichat eût prolongé sa carrière, la cause ne serait pas restée long-temps indécise. Passionné pour la vérité, il l'eût arrachée des mains avares de la nature, pour l'étaler avec joie aux regards avides de la connaître (35). Mais puisqu'il ne nous reste de lui que des souvenirs attachans et des ouvrages utiles, profitons des conseils qu'il nous a donnés ; suivons les préceptes qu'il nous a transmis ; évitons surtout les écueils qu'il a signalés, et qui ont quelquefois trompé sa sagesse et sa vigilance.

Affermis à jamais dans les principes du vitalisme, ne revenons plus à ces applications mensongères, à ces incursions dangereuses dans le domaine des sciences physiques. Que la physio-

logie, placée dans la sphère qu'il a décrite autour d'elle, marche, séparée des sciences qui l'ont trop long-temps asservie; elle est assez attrayante par elle-même pour dédaigner des ornemens empruntés; elle est assez forte pour n'avoir pas besoin d'appuis étrangers. Si quelque obscurité règne encore dans ses principes, si les phénomènes qu'elle étudie sont quelquefois hors de sa portée, pourquoi renoncerait-elle au noble but qu'elle se propose d'atteindre? L'imperfection de ses instrumens a pu retarder jusqu'ici ses heureux progrès; mais, dirigée désormais par des méthodes plus rigoureuses, elle n'ira plus, dans des régions imaginaires, s'attacher à de vains fantômes, et se précipiter d'erreurs en erreurs, sur les pas de quelques sectaires enthousiastes. Qui donc oserait affecter un mépris injuste pour cette noble science? qui oserait la flétrir encore d'une dénomination outrageante, et l'appeler le roman de la médecine, aujourd'hui qu'elle est devenue la base essentielle, le fondement immuable de cet art sublime?

Toujours fidèles au plan tracé par Bichat, nous chercherons, dans la description des organes vivans, non pas une éminence inaperçue, ou une fibre échappée aux regards curieux

des anatomistes, mais des différences ou des analogies remarquables dans la structure des tissus qui les composent, dans les systèmes divers dont ils font partie. Nous interrogerons les organes frappés par la mort, pour connaître les altérations qui les ont détruits; et l'anatomie médicale ajoutera ainsi tout le poids de son témoignage à la certitude de nos jugemens. Nous n'accorderons pas cependant une confiance exclusive à ce moyen d'investigation. Nous apprendrons à nous défier des erreurs des sens, et à dissiper les nuages de la prévention ; car la prévention trompe les esprits les plus éclairés, et dénature l'observation elle-même.

Ainsi, placée entre deux sciences qui lui prêteront leur appui, la science des maladies ne se traînera plus en aveugle dans le labyrinthe des hypothèses. Accoutumé de bonne heure à étudier les phénomènes les plus naturels de l'organisme, l'observateur saura reconnaître sans peine leurs variations passagères, comme leurs plus profondes altérations. Il ne bornera point son étude à la contemplation stérile de leurs formes extérieures ; mais, remontant jusqu'à leur origine la plus cachée, il trouvera, dans la machine vivante, la véritable cause qui a dérangé

l'équilibre, ou rompu la chaîne des mouvemens qui entretiennent la vie.

Ne craignons donc pas de retomber dans le cahos dont nous sommes enfin sortis : l'expérience du temps présent et celle des âges passés ne sera point perdue pour l'art de guérir : il s'avance rapidement vers une amélioration salutaire. Puisse la révolution qui se continue sous nos yeux le mettre un jour à l'abri de l'inconstance des sectes, et l'asseoir sur des fondemens immuables ! Cette heureuse époque est peut-être encore bien loin de nous ; mais quelle que soit la distance où se trouvera placée la postérité qui doit en jouir, lorsque, reportant ses regards sur les temps qui l'auront précédée, elle appréciera les progrès des siècles, comparera les efforts des peuples, et jugera les travaux des hommes qui auront contribué à ce grand développement, quelle sera son admiration pour Bichat, pour la France qui l'a élevé, pour le siècle qui a fécondé son génie ! Et nous, qui sommes si près de lui, qui vivons au milieu de ses amis et de ses disciples, pourrions-nous rester indifférens à sa gloire ? Les souvenirs de sa vie privée viennent se mêler à l'histoire de ses travaux, et embellir de leur charme la lecture de ses écrits. En regardant sa jeunesse, nous sommes surpris de l'éten-

due de ses productions. En admirant la hauteur de ses pensées, nous sommes frappés de la simplicité de ses mœurs. La douceur de son caractère nous fait aimer la hardiesse de ses projets; et les succès qui l'ont illustré nous rappellent sa modestie (36). Pourquoi faut-il qu'un si beau talent, que des qualités si aimables aient été sitôt la proie de la mort! Son cercueil fut arrosé des larmes de l'amitié, et des bouches éloquentes proclamèrent au loin sa gloire (37). En confirmant aujourd'hui, après vingt années, les louanges qu'il reçut alors, puissé-je obtenir un regard propice de la science qui le pleure encore, et recevoir, de la province qui le vit naître, de la ville qui réchauffa le germe de ses talens, une feuille du laurier qui croît sur sa tombe! (38)

FIN.

NOTES

DE

L'ÉLOGE DE XAVIER BICHAT.

(1) Xavier Bichat, fils de M. Bichat, médecin et maire, avant la révolution, à Poncin en Bugey, était né, le 11 novembre 1771, à Thoirette en Bresse, où ses parens possédaient des propriétés et séjournaient quelquefois. Xavier fut élevé à Poncin, dans son enfance, puis au collége de Nantua: la profession de son père, et un goût inné pour l'étude de l'art de guérir, le dirigèrent à Lyon, en 1791 ou 1792. Après le siége de cette ville, il vint à Bourg et y suivit l'hôpital: c'est dans ce champ d'observations variées et nombreuses que se développa de plus en plus le génie qui devait l'illustrer. Il quitta Bourg pour se rendre à Paris où il fut accueilli et jugé par le célèbre Desault. L'emploi du reste de sa trop courte vie fut digne de son grand maître; et ses ouvrages ont inscrit ineffaçablement son nom dans les fastes de la science.

Thoirette fait actuellement partie du département du Jura; mais cette réunion, postérieure de près de vingt

ans, à la naissance de Bichat, ne peut enlever à la Bresse et au Bugey l'honneur de l'avoir vu naître et élever sur leur territoire. (*Programme des prix proposés par la Société d'émulation et d'agriculture du département de l'Ain, pour l'année* 1821 *et années suivantes.*)

(2) Cette division était tracée d'avance dans le programme que nous venons de citer.

« En invitant les concurrens à ne pas se circonscrire dans les détails biographiques et historiques sur la vie et les travaux de ce célèbre médecin, la Société estime que l'un des principaux buts de l'hommage à offrir à sa mémoire, doit être de faire connaître et apprécier l'influence des productions de son génie sur les progrès de la science dans laquelle il a ouvert une grande et nouvelle carrière, et d'indiquer les résultats, tant immédiats que présumables, de cette influence. »

(3). « C'était un usage établi dans l'école de Desault, que certains élèves choisis se chargeassent de recueillir, chacun à son tour, la leçon publique, et de la rédiger en forme d'extrait, qu'on lisait après la leçon du lendemain. Un jour que Desault avait disserté long-temps sur la fracture de la clavicule, l'élève qui devait recueillir ces détails se trouva absent; Bichat s'offrit pour le remplacer. La lecture de son extrait causa la plus vive sensation. La pureté de son style, la précision et la netteté de ses idées, l'exactitude scrupuleuse de son résumé, annonçaient plutôt un professeur qu'un élève; il fut écouté avec un silence extraordinaire, et sortit, comblé d'éloges, couvert d'applaudissemens réitérés. A peine Desault eût-il appris l'anecdote que

je viens de raconter, qu'il fut impatient de connaître Bichat; et, dès les premiers entretiens, il jugea avec tant de sagacité ce qu'il devait devenir un jour, qu'il ne balança pas à lui offrir sa maison et à le traiter comme son fils, le destinant à lui succéder dans sa réputation. » (Buisson, *Précis historique sur Bichat.*)

(4) Hippocrate forme l'éducation médicale de Thessalus, son fils, et de Polybe, son gendre; et il les envoie dans les différentes parties de la Grèce porter le fruit de son expérience à ses concitoyens: voilà un exemple que l'histoire de l'art a religieusement conservé. L'école de Boerhaave dut à des exemples analogues une partie de son immense célébrité. Ce grand homme semblait doué d'un instinct particulier qui lui révélait le mérite. C'est sur sa recommandation que Linné fut accueilli par M. Cliffort, possesseur d'un riche jardin, à Hartecamp, où il demeura plusieurs années, et publia plusieurs ouvrages. Haller était allé à Leyde pour entendre Boerhaave; il en fut reçu avec tant de bonté, qu'il passa docteur dans cette école à l'âge de 19 ans. Fotherghill, qui fut pendant long-temps le médecin le plus renommé de Londres, et sur la tombe duquel on écrivit ces mots: *Ci-gît le docteur Fotherghill, qui dépensa deux-cent-mille guinées* (cinq millions) *pour le soulagement des malheureux*, ne dut peut-être sa réputation qu'aux encouragemens et à la protection qu'il reçut de Monro, à Edimbourg. Mais l'exemple le plus frappant est celui de William Hunter. D'abord élève de Cullen, qui le reçut chez lui, à Hamilton, et d'Alexandre Monro, qui le protégea, à Edimbourg, il arrive à Londres, avec la simple recommandation d'un

libraire; mais ce libraire était chargé de recueillir toutes les éditions connues d'Horace; et celui qui lui avait donné cette commission était le célèbre accoucheur Douglass. Hunter se présente sous les auspices d'Horace, et il est reçu avec la plus grande amitié par Douglass. Un an après, son protecteur vient à mourir, et il reste chargé de l'éducation de son fils. Voilà la première occasion de sa haute réputation et de sa fortune. Les exemples de ce patronage médical, sans intérêt et sans népotisme, sont plus rares peut-être en France que partout ailleurs. Celui de Desault à l'égard de Bichat, est le plus saillant que je connaisse; cependant il n'est point d'art dans lequel il soit plus nécessaire. C'est dans l'exercice de la médecine pratique surtout qu'on peut appliquer ce vers célèbre :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

(5) « Ce marbre, dédié à la mémoire des citoyens Desault et Bichat, a été posé pour attester la reconnaissance de leurs contemporains, pour les services qu'ils ont rendus, le premier à la chirurgie française dont il est le restaurateur, le second à la médecine qu'il a enrichie de plusieurs ouvrages utiles, et dont il eût agrandi le domaine, si l'impitoyable mort ne l'eût frappé dans sa trente-unième année. » — 2 *août* 1802.

Telle est l'inscription, gravée sur une plaque de marbre, incrustée dans le mur, à gauche, du vestibule de l'Hôtel-Dieu de Paris. C'est aux soins de Corvisart, dont le nom mérite, à tant de titres, d'être associé à ces deux noms célèbres, qu'on doit ce monument honorable de justice et de reconnaissance publiques. « Bichat, écrivait-il au Premier Consul, vient de mourir sur un champ de

bataille qui compte aussi plus d'une victime ; personne, en si peu de temps, n'a fait tant de choses et aussi bien. »

(6) « Livré depuis quelque temps à l'étude de la médecine, puis à la pratique des hôpitaux, je n'ai plus dû considérer la chirurgie que comme une base essentielle de toutes les connaissances médicales, que comme un moyen important d'analogie dans une foule de cas difficiles, et que comme un guide sans lequel le médecin marcherait au hasard. » (Bichat, *discours preliminaire des œuvres chirurgicales*, 2e et 3e édit.)

(7) Desault mourut le 1er juin 1795, à l'âge de 51 ans.

(8) Immédiatement après la mort de Desault, Bichat termina le dernier volume du journal où ce grand chirurgien consignait les résultats de sa pratique ; mais il sentit bientôt qu'il devait élever à son maître un monument plus digne de lui, et plus propre à répandre sa doctrine dans toutes les classes de lecteurs. A la vénération que lui inspirait la mémoire de Desault, se joignit la reconnaissance qu'il devait à sa veuve, et sans doute aussi le désir de se faire d'abord connaître au public à l'abri d'un nom dont la renommée était colossale. Il rédigea donc avec soin, quoique avec beaucoup de promptitude, les *œuvres chirurgicales de Desault*, dont les deux premiers volumes parurent en 1798, et le troisième en 1799. On a dit que le style en était négligé à cause de la précipitation avec laquelle cet ouvrage fut composé. J'avoue que cette négligence ne me paraît pas aussi sensible que dans beaucoup d'autres ouvrages du même genre, pour lesquels on n'a pas fait la même remarque. La clarté, la précision, l'énergie en rendent la

ecture toujours facile et intéressante. Le discours préliminaire et l'éloge de Desault, qui sont en tête du premier volume, me paraissent aussi bien écrits que fortement pensés.

Les modifications que Bichat fit subir aux procédés de Desault, dans la seconde édition de ses *œuvres*, avaient été exposées dans trois mémoires insérés dans le volume II du recueil de la Société médicale d'émulation, pour l'an 6 (1798). Elles tendaient à perfectionner le trépan, à simplifier le bandage pour la fracture de la clavicule, et le procédé pour la ligature des polypes.

Bichat n'avait d'autre but, en exposant ses propres idées, que de simplifier ces opérations, persuadé, d'après Desault, que retrancher un instrument d'une opération, c'estlui ajouter un nouveau degré de perfection. Cette idée présida sans cesse à la rédaction de son travail qui ne présente rien d'inutile, rien de surabondant. « Tel est, disait-il, l'état actuel de cet art, que l'érudition y devenait superflue. Tout est fini de ce côté : cent plumes retracent chaque jour ce que cinquante avaient emprunté, avant elles, de vingt autres elles-mêmes copistes. Cherchez-vous dans nos modernes un point de pratique? n'espérez pas le trouver sans avoir péniblement parcouru dix pages de ce qu'on ne fait plus, pour arriver à dix lignes de ce qu'on doit faire. Partout les formes se multiplient, le fond reste le même. Ne vous en étonnez pas ; les unes appartiennent au vulgaire, l'autre est l'attribut du génie. » (*œuvr. chir. disc. prél.*) Dirait-on que ce passage est écrit depuis vingt-quatre ans?

(9) Un des caractères principaux de l'influence que

Bichat a exercée sur la physiologie est, à mon avis, la séparation complète de cette science d'avec les sciences physiques; je ne veux pas dire par là que cette séparation ait été uniquement son ouvrage; sans doute, Hippocrate, Van-Helmont, Stahl, Bordeu, Haller, Barthez, Brown, etc., avaient rattaché les phénomènes vitaux à une puissance vitale particulière; mais le vitalisme n'a été bien établi que par Bichat. Sa théorie, quoique défectueuse sous quelques rapports, est si simple, et son langage si clair, qu'on ne peut désormais presque plus s'entendre si l'on ne s'en sert, alors même qu'on veut y en substituer un autre. C'est cette clarté, qu'on trouve dans tous les écrits de Bichat, qui a si rapidement popularisé sa doctrine; et c'est le défaut contraire qui a nui aux ouvrages de Barthez. On pourrait en effet revendiquer, en faveur de ce dernier, la gloire que j'attribue ici à Bichat; mais, comme l'a très-bien observé M. Coutanceau, dans son excellent article biographique sur *Brown*, « Barthez était peu lu, et il n'a jamais fait école hors de Montpellier. » Ce qui le prouve, c'est que, long-temps après la publication des *Elémens de la science de l'homme*, les idées mécaniques étaient encore assez à la mode. L'école de Paris conservait quelques partisans de la théorie boerhaavienne, et, à Montpellier même, on vit paraître une nosologie, fondée sur les nouvelles idées chimiques du temps. Depuis Bichat, quelles théories mécaniques se sont élevées? Les essais malheureux de Beddoës, en Angleterre, de Prochaska et de Girtanner, en Allemagne, prouvent assez qu'elles ne font pas fortune à l'étranger; et, malgré tout le talent de M. Magendie, je doute fort qu'elles reprennent quelque faveur en France. (*Voyez la note* 29).

(10) En disant que Bichat ne voit plus rien au-delà de la sensibilité et de la motilité (*), je ne parle que des phénomènes purement physiologiques. La suite du discours prouve assez que Bichat admet des phénomènes d'un ordre supérieur, et que, malgré ses belles recherches sur les tissus élémentaires, il ne trouvait pas, dans le tissu nerveux, la faculté de vouloir, de comparer et de juger, comme l'y ont trouvée quelques physiologistes de nos jours, après Cabanis. Voici, à cet égard, sa profession de foi : « Le cerveau n'est qu'un intermédiaire à l'âme et aux nerfs, comme les nerfs le sont aux muscles et au cerveau ; le principe qui veut, agit d'abord sur cet organe, lequel réagit ensuite. » (Anatomie générale, *système musculaire*). Dans cette théorie, la volonté est une *cause* d'excitation du cerveau, et non le *résultat* de cette excitation. Cette doctrine paraîtra tant soit peu arriérée à quelques auteurs modernes; mais enfin, il n'est pas donné à tout le monde de voir clairement le cerveau *sécréter des pensées*, comme le voyait Cabanis; et moins encore, de le voir *digérer des propriétés*, comme l'a probablement vu M. Rostan, qui vient de découvrir cette nouvelle espèce de digestion (**). Après avoir donné cette explication qui nous a paru

(*) Bichat a donné le nom de contractilité à la faculté de se mouvoir, parce que la contraction est le mode le plus général de mouvement. Cependant il y a des mouvemens qui paraissent être plutôt de dilatation que de contraction ; ce sont ceux qu'on attribue au tissu érectile (voyez la note 19) et que Bichat avait reconnus lui-même dans ses *Recherches physiologiques p.* 90. Le nom de *motilité* me paraît par conséquent plus propre, puisqu'il est plus général.

(**) Cours élémentaire d'hygiène, tome II, p. 114.

nécessaire, il ne serait peut-être pas inutile d'examiner en détail les objections et les modifications qui ont été faites à la doctrine des propriétés vitales; mais cette discussion nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à l'examen de celle qu'on répète avec le plus d'assurance et d'affectation.

On a voulu frapper de réprobation cette théorie, en disant qu'elle tend à personnifier des abstractions, et on a représenté les propriétés vitales comme des *êtres* logés dans l'intérieur des organes, dont ils seraient totalement indépendans. MM. Magendie, Bégin, Georget, Rostan, etc., ont répété à l'envi cette accusation contre la théorie de Bichat. Echo de ces différens auteurs, M. Scipion Pinel a cru devoir la répéter encore dans une notice placée en tête d'une nouvelle édition de l'*Anatomie générale*. « On a lieu, dit-il, de s'étonner que Bichat, avec cette indépendance d'opinion qui le caractérise, ait si souvent reproduit dans l'*Anatomie générale* ces vieilles idées qui, pendant deux mille ans, ont traîné sur les bancs des écoles, ces mots de *forces vitales*, de *propriétés vitales*, abstractions qu'il semble prendre pour des réalités, et auxquelles il donne une existence à part, et fait jouer un si grand rôle dans l'économie animale. »

Il y a dans ce paragraphe autant d'erreurs que de phrases. Les mots de propriétés vitales *traînant sur les bancs depuis deux mille ans* : voilà certes une singulière découverte de M. Scipion Pinel ! Bichat *donnant une existence à part* à ces abstractions, c'est-à-dire, isolant les propriétés vitales de la matière vivante, est une invention non moins singulière. Bichat dit partout : que la sensibilité est inhérente à la matière organisée, comme l'élasticité, la gravité sont inhérentes à la matière inorganique. S'est-on ja-

mais avisé de séparer l'élasticité de la matière, et de lui donner une existence à part? M. Pinel fils va plus loin encore, puisqu'il ajoute : « Cependant, depuis long-temps, on ne reconnaissait, et l'on ne doit plus reconnaître que deux choses dans l'organisation : structure et fonctions d'organes. » J'en demande pardon à M. Pinel; mais l'esprit humain est ainsi fait, qu'il ne peut pas se contenter de cela; et nous ne pouvons pas faire que notre esprit ne soit pas tel qu'il est. Or, l'idée de causalité est en lui, elle tient à sa nature; c'est une des formes essentielles de sa manière d'être. C'est de cette forme de notre entendement que résulte l'ordre de nos idées sur tout ce qui peut être le sujet de nos connaissances. Si vous ne voyiez que structure et fonctions d'organes, vous ne verriez que des phénomènes isolés, que des mouvemens individuels, sans ordre et sans liaison; vous n'auriez jamais de science. Si Newton n'avait vu dans les corps célestes que de la matière et du mouvement, il n'eût rien compris, que dis-je, il n'eût pas même songé au système du monde. Mais il y vit de plus l'attraction et la loi suivant laquelle elle s'exerce; et le mécanisme de l'univers fut expliqué. Ce n'est pas qu'il ait supposé dans la matière une propriété, existant par elle-même, indépendamment de cette matière; personne n'a jamais songé à lui faire un pareil reproche, et à le taxer d'ontologie. Le mot d'*attraction* a été pour lui un signe à l'aide duquel il a exprimé l'idée qui était dans son esprit, et non pas un être distinct de la matière. Tous les physiciens conçoivent aujourd'hui la chose comme il la concevait lui-même, et ils riraient bien si on les appelait des ontologistes qui réalisent des abstractions.

Bichat a parlé de sensibilité et de contractilité, absolument de la même manière que les physiciens parlent d'é-

lasticité, d'attraction, etc. Lisez ses *Recherches physiologiques* et ses *Considérations générales*, et, à tout moment, vous le verrez revenir à cette comparaison. Pourquoi donc lui faites-vous un reproche qui serait excessivement ridicule adressé à un physicien ? Quand je dis que la *contractilité animale préside* aux mouvemens des muscles, n'est-ce pas comme si je disais que l'*attraction préside* aux mouvemens des planètes ? Et si vous m'accusez de faire de la contractilité un être à part, distinct des muscles, existant indépendamment de ces organes, ne devez-vous pas m'accuser aussi de faire de l'attraction une entité distincte des planètes ? Si cette dernière accusation est absurde, la première ne l'est pas moins. C'est cependant l'accusation qui retentit sans cesse contre Bichat.

Bichat a répondu d'avance par ce peu de mots : « Le cahos n'était que la matière sans propriétés (comme M. Scipion Pinel veut nous la faire voir); pour créer l'univers, Dieu la doua de gravité, d'élasticité, d'affinité, et de plus, une portion eut en partage la sensibilité et la contractilité. » (*Consid. gén.* p. *xxxv.*)

(11) On a fait à la division de le vie, en *vie animale* et *vie organique*, un reproche analogue à celui auquel je viens de répondre, relativement aux propriétés vitales. Non contens d'accuser Bichat d'avoir créé des *êtres*, auxquels il n'a certainement jamais songé, les mêmes auteurs lui reprochent d'avoir méconnu la liaison de tous les phénomènes vitaux, pour établir une division, je ne dis pas arbitraire, mais absurde, dans le sens qu'ils semblent y attacher. « Bichat, dit M. Georget, sépare tous les phénomènes de la vie générale en deux vies qu'il appèle, l'une, vie de relation ou extérieure; l'autre, vie intérieure, organique, etc. Mais

« c'est une mauvaise division : d'abord, comme le dit » très-justement M. le professeur Chaussier, il n'y a qu'une » vie générale ; il n'y a pas deux vies. » Voilà une belle découverte de M. Chaussier : ou je me trompe fort, où l'hommage que M. Georget rend ici à ce professeur célèbre, ressemble beaucoup à une épigramme ; comment en effet peut-on faire sérieusement un pareil reproche ? Lorsque Bichat définit la vie, *l'ensemble des fonctions* qui résistent à la mort, parle-t-il là de deux vies ? Lorsqu'il ajoute, après quelques réflexions : « Telle est LA VIE, CONSIDÉRÉE DANS SA TOTALITÉ ; examinée plus en détail, elle nous offre DEUX MODIFICATIONS remarquables ; » n'explique-t-il pas son idée avec toute la clarté possible ? Et que penser d'un grave auteur, qui vient nous dire *très-justement* : Il n'y a qu'une vie générale ; il n'y a pas deux vies ?

Il est vrai que Bichat a donné le nom de *vie* à chacune de ces *modifications* ; mais quand même cette expression métaphorique serait vicieuse en elle-même, est-il permis de la travestir par un jeu de mots en une opinion ridicule, lorsqu'elle a été si bien définie et expliquée dans les passages que nous venons de citer ? M. Magendie n'a pas commis une pareille inconvenance ; il blâme la division de Bichat, mais il ne la travestit pas. Sa critique néanmoins ne me paraît pas très-fondée. « Cette distinction des deux vies est dangereuse, dit-il, en ce qu'elle tend à faire isoler des phénomènes qui ont entre eux la plus étroite liaison, qui se rapportent à un but commun, et qui souvent sont produits par des moyens presque en tout semblables. Pourquoi rangerais-je parmi les organes de la vie animale l'appareil musculeux qui fait passer le bol alimentaire de la bouche dans l'œsophage, et parmi ceux de l'autre vie celui qui le fait marcher du cardia jusqu'à l'anus ? L'action

du premier appareil n'est-elle pas en rapport avec la nutrition aussi bien que l'action du dernier ; et l'appareil musculeux de l'œsophage n'agit-il pas sur un corps qui nous est étranger aussi bien que celui de la langue et du pharinx ? Les mouvemens de la mastication diffèrent-ils, pour le but, de ceux que nous venons d'indiquer ? et, quant aux moyens d'exécution, l'action musculaire n'y joue-t-elle pas encore le rôle principal ?»

Tous les faits, cités par M. Magendie, à l'appui de son objection, sont vrais ; mais M. Gerdy a déjà prouvé que son raisonnement conduirait à une confusion singulière. En effet, tout se correspond, tout s'enchaîne dans la machine animale ; et s'il n'était pas permis d'isoler les phénomènes qui se rapportent à un but commun, il faudrait les étudier tous à la fois, parce que tous s'enchaînent et tendent au même but, qui est la conservation de l'individu et celle de l'espèce. Ainsi, par exemple, si vous ne voulez pas que je sépare l'appareil musculeux intestinal de l'appareil musculeux masticatoire, parce que l'action de chacun de ces appareils est également en rapport avec la nutrition ; je vous dirai, à mon tour, en suivant votre idée, que vous ne devez pas séparer de l'appareil masticoire l'appareil musculeux brachial, parce que celui-ci étant nécessaire à la préhension des alimens, est en rapport avec la nutrition comme les deux autres ; mais l'action des muscles du bras se rattache à l'action nerveuse du plexus brachial ; le plexus brachial à la moelle épinière, la moelle épinière au cerveau ; celui-ci établit avec tout le système les rapports les plus intimes. Il faudra donc tout savoir avant de s'occuper d'une fonction quelconque ; et, avec un pareil système, il n'y a pas de raison pour que l'on sache jamais rien. Voilà où conduit un principe d'abord

spécieux, mais d'une application évidemment impossible.

Il faut donc établir des divisions sous peine de ne plus s'entendre; et je n'en connais pas de plus belle, de plus simple, de plus féconde que celle établie par Bichat.

Sans doute elle n'est pas exempte de défauts; et l'on trouve des exagérations et des paradoxes dans les *Recherches sur la vie*; mais la note suivante fera voir que si Bichat s'est trompé quelquefois, il a presque toujours reconnu ses erreurs, et a manifesté l'intention de les corriger.

(12) On lit, en tête de la troisième édition des *Recherches physiologiques sur la vie et sur la mort*, un avis ainsi conçu: « L'auteur devait faire à la première partie de cette nouvelle édition, quelques augmentations importantes. Certains articles, présentés avec des modifications, auraient paru plus complets et enrichis de plusieurs vues nouvelles. On y aurait trouvé un traité sur la beauté, considérée sous les rapports physiologiques. Dans un second volume, les principes physiologiques eussent été appliqués à la médecine; et le même ordre que l'on avait suivi, en considérant les fonctions dans l'état sain, aurait servi à considérer ces fonctions dans l'état de maladie. La mort de l'auteur a privé le public de ces avantages, et nous oblige à faire reparaître l'ouvrage tel qu'il était dans son origine. Nous avons cru cependant devoir à la mémoire de Bichat de faire connaître les intentions qu'il avait eues, et qu'il avait commencé à exécuter. »

(13) Les modifications que Bichat devait faire subir à certains articles auraient porté sans doute sur les exceptions que présente la symétrie des organes, leur harmonie ou leur discordance d'action, sur quelques paradoxes re-

latifs à l'habitude, enfin sur la théorie des passions et du jugement. Ces deux derniers articles me paraissent être les plus défectueux de l'ouvrage. Il y est dit que le cerveau n'est jamais affecté dans les passions; que les organes de la vie interne en sont le siége unique, qu'elles n'ont jamais leur origine ni leur terme dans les divers organes de la vie animale; etc. La justesse du jugement y est représentée comme résultant de l'égalité et de l'harmonie d'action des deux hémisphères cérébraux. Voilà, sans contredit, une extension abusive de la division physiologique adoptée par Bichat. Mais ces exagérations suffisent-elles pour justifier le reproche qu'on lui fait d'avoir méconnu la liaison de tous les phénomèmes entre eux? c'est ce qu'on va voir dans la note suivante.

(14) M. Boisseau a très-bien observé à M. Magendie que l'ouvrage auquel cet habile physiologiste vient d'ajouter des notes était, à proprement parler, un traité de l'influence que le cœur, le poumon et le cerveau exercent l'un sur l'autre, et surtout l'organisme; et, par conséquent, sur la liaison des deux vies. Quelques citations feront connaître la justesse de l'observation de M. Boisseau.

« Quoique une foule de caractères les distingue (les » deux vies), leurs fonctions principales s'enchaînent cependant d'une manière réciproque. Ce mode d'influence, » ce lien des deux vies, paraissent spécialement exister » entre le cerveau d'une part, pour l'animale, le poumon » ou le cœur d'une autre, pour l'organique. L'action de » l'un de ces trois organes est essentiellement nécessaire » à celle des deux autres. Quand l'un cesse entièrement » d'agir, les autres ne sauraient continuer à être en activité, etc. » Et ne croyez pas que ce soit là une idée

jetée en passant pour éviter quelques objections; toutes les *Recherches sur la mort* ne tendent qu'à prouver cette union intime, cette dépendance réciproque des organes, cet enchaînement de leurs phénomènes. Bichat y revient à tout moment dans les considérations qui précèdent l'anatomie générale. « Tel est l'enchaînement des deux vies, » dit-il, que l'une ne peut guère être altérée sans l'autre.. et ailleurs : « tout s'enchaîne, tout se lie dans l'écono» mie animale. Nous vivons bien au-dehors et au-de» dans d'une manière distincte; mais une vie ne peut se » conserver en totalité indépendamment de l'autre; aussi, » quoique les fonctions soient étudiées abstractivement, » IL FAUT TOUJOURS AVOIR EN VUE LEUR ENCHAINEMENT » lorsqu'on les considère toutes simultanément en exer» cice. » C'est par là qu'il termine ces belles considérations générales, afin qu'on ne les perde pas de vue dans le cours de l'ouvrage, afin qu'on ne soit pas tenté de lui faire le reproche auquel je réponds.

(15) Je suis moins que tout autre, peut-être, disposé en faveur des expériences sur les animaux vivans. Les phénomènes de la vie sont bien difficiles à observer et à reconnaître sur des êtres qu'on fait périr au milieu des tortures; et les angoisses de la douleur représentent bien mal le cours ordinaire des choses dans l'état de santé. Mais si tous les secrets de l'organisme ne sont pas susceptibles d'être éclarcis par les vivisections, il est des phénomènes qui ne peuvent être connus que par ce moyen d'investigation: tels sont ceux qui ont été le sujet des expériences de Bichat. En effet, dans ses expériences sur la mort, il ne cherche pas tant à connaître l'état naturel des fonctions en les dénaturant par la douleur, qu'à déterminer comment elles se

dénaturent par l'effet de certains agens. Conçues de cette manière, ces expériences n'indiquent jamais que ce qu'elles doivent réellement indiquer : voilà l'immense avantage de la seconde partie des *Recherches physiologiques*. Là, tous les faits s'enchaînent régulièrement; tous sont naturels et vrais, parce que le but que se proposait l'expérimentateur n'est point hors de la portée des expériences. Quant à la qualification d'*assommeurs* que l'on a donnée à ceux qui cultivent la physiologie expérimentale, elle est trop injurieuse pour mériter une réfutation; ce langage ne convient ni à la dignité de la science, ni aux égards que se doivent entre eux ceux qui la cultivent. On peut voir, au reste, dans la préface des recherches de Le Gallois sur le principe de la vie, les raisons qui justifient pleinement les expérimentateurs.

(16) C'est un préjugé assez généralement répandu, qu'il faut être vieux pour être bon médecin : nulle part il n'était plus à propos de relever cette erreur que dans l'éloge de Bichat. C'est à lui surtout qu'on pourrait appliquer ce passage de Vicq-d'Azir : « Combien cette jeunesse, dont on se méfie tant, n'a t'elle pas opéré de prodiges? Combien est féconde cette chaleur qu'elle met à tout. Infatigable et généreuse, elle ne recueille que pour répandre. S'agit-il d'enseignement? par combien de moyens le jeune homme, que de grands talents y appellent, frappe à-la-fois l'attention de son auditoire! Comme on aime le contraste de son savoir avec son âge, et celui de son ardeur avec sa modestie! sa mémoire est riche en images que son imagination embellit. Son discours est plein d'enthousiasme ; il ne récite pas, mais il peint. Avec quelle perfection il expose l'enchaînement des connaissances acquises? Avec

quelle force il poursuit l'erreur! Avec quel respect il prononce les grands noms, même ceux de ses contemporains! l'envie n'a point encore pénétré dans son cœur!... » Écoutons Zimmermann, dont les aperçus sont toujours pleins de finesse et de profondeur. « Il ne faut pas être âgé, nous dit-il, pour être habile dans un art qui demande plus de génie que de temps; celui qui n'est pas, à trente ans, bon ministre, bon général, bon médecin, ne le sera jamais. » Terminons par un trait saillant, extrait d'un ouvrage trop peu connu. « Le général des troupes de Charles-Quint reprochait autrefois à François de Bourbon, qu'il avait la barbe trop courte pour le combattre. Ce jeune brave, qui le défit, lui répliqua que chez les Français les barbes ne tranchaient et ne combattaient point, mais les épées seules. Dans les maladies, la barbe du médecin ne guérit de rien, mais bien son jugement et sa capacité. » (Besançon, *Les Médecins à la censure*, entretien 5.)

(17) Coschwitz, professeur à Halle, avait cru découvrir un nouveau conduit salivaire derrière la langue; Haller, à l'âge de dix-neuf ans, prouva, dans sa thèse inaugurale, au moyen de planches, que ce prétendu conduit n'était qu'une veine.

(18) C'est dans les cours d'anatomie, que Bichat commença en 1797, qu'il annonça d'abord la découverte des membranes synoviales, que Clopton-Havers avait pris pour des glandes. En 1798, il en fit l'objet d'un mémoire qui fut inséré dans le tome II du Recueil de la Société médicale d'émulation. Ce fut là le prélude du *Traité des membranes*, comme celui-ci fut le prélude de l'*Anatomie générale*.

(19) L'analyse des tissus ou élémens anatomiques des organes est, sans aucun doute, la découverte la plus originale de Bichat. C'est une de ces idées dont tout le monde reconnaît la justesse au premier coup-d'œil, et que chacun s'étonne de n'avoir pas eue le premier. Bichat a eu raison de dire qu'elle aurait sur la pathologie comme sur la pratique médicale la plus heureuse influence. A peine fût-elle publiée, que M. Pinel s'en servit pour perfectionner sa *Nosographie;* ainsi, l'ouvrage où Bichat avait puisé l'idée de son beau travail, fut le premier qui en reçut la salutaire influence. Les améliorations successives de la *Nosographie philosophique* ont donc été un effet immédiat de la publication de l'*Anatomie générale*; et si M. Pinel a, pour ainsi dire, ouvert la carrière à Bichat, Bichat, à son tour, a consolidé la gloire de M. Pinel.

Telle était du moins l'opinion générale de la France et de l'Europe, lorsque M. Broussais, exhumant un ouvrage presque inconnu, *graces à la diffusion et à l'obscurite* qui y règnent, de l'aveu même de M. Broussais, est venu nous apprendre que John Hunter avait, le premier, signalé le siége de certaines phlegmasies; que M. Pinel n'avait fait qu'une heureuse application de ces idées à son cadre nosologique, et que Bichat *s'en était emparé* pour composer son *Anatomie générale.* (*Nouvel Examen*, tom. I. p. 292. tom. II. p. 472.) Ainsi, d'un trait de plume, celui qui se dit le disciple, le continuateur de Bichat, ravit à son maître et à la France la gloire d'une découverte fondamentale dans les sciences physiologiques. Rien n'est plus étrange que les subtilités sur lesquelles il se fonde pour trouver dans l'ouvrage de Hunter l'analyse des tissus et la classification des phlegmasies, suivant la méthode de M. Pinel; il nous

parle d'inflammation des cavités circonscrites, et d'inflammation des canaux excréteurs (t. II. p. 298 et 299.), et il croit trouver là le germe de la *Nosographie philosophique* et de l'*Anatomie générale*. Il faut être bien clairvoyant pour reconnaître de pareilles découvertes dans l'ouvrage de John Hunter; mais ne faut-il pas être aussi bien aveugle pour ne pas voir tout ce qu'une semblable prétention a de ridicule?

Cette injustice de la part de M. Broussais ne nous empêchera pas de remarquer qu'il a donné lui-même une grande et utile extension aux principes de Bichat dans son *Histoire des phlegmasies chroniques*, où il a considéré l'inflammation dans presque tous les tissus; mais il nous sera facile de démontrer, dans une autre note, qu'il a quitté la route tracée par Bichat, en généralisant trop sa théorie de l'irritation; et qu'il a considéré la pathologie sous un jour tout-à-fait contraire aux vues et aux principes exposés dans l'*Anatomie générale*; enfin, que ceux qui, en suivant la doctrine moderne, croient marcher tout simplement dans le même sentier que Bichat, marchent au contraire dans une direction oblique qui ne peut les conduire à aucun but assuré. Mais n'anticipons pas sur ce que nous avons à dire plus loin; revenons aux tissus élémentaires qui composent nos organes.

Au milieu des applaudissemens universels avec lesquels l'analyse des tissus a été reçue, quelques voix se sont élevées pour blâmer ces distinctions qu'on a présentées comme arbitraires et peu naturelles. M. Lordat a souvent accusé Bichat de trop isoler les élémens organiques, et de négliger ce que ce professeur appelle la physiologie du système total. (*Conseils sur la physiologie.*) D'autres l'ont blâmé d'avoir trop attaché d'importance aux tissus et

et pas assez aux organes, sous prétexte que les maladies attaquent bien souvent un organe en totalité, et ne se bornent pas à un tissu simple. Ce reproche est injuste, car Bichat a parfaitement signalé l'écueil où l'exagération de ses principes pourrait entraîner. « N'exagérons pas cependant, dit-il, cette indépendance où les tissus d'un organe sont les uns des autres, sous le rapport des maladies : la pratique nous démentirait. Nous verrons le système cellulaire être souvent une voie de communication, non seulement d'un tissu à l'autre dans le même organe, mais encore d'un organe à son voisin. Ainsi, dans beaucoup de maladies chroniques, toutes les parties du même organe s'altèrent peu-à-peu, et à l'ouverture du cadavre, la totalité de cet organe vous paraît affectée, quoiqu'un seul de ses tissus l'ait été primitivement. Dans le cancer au sein, une petite glande roulait primitivement sous le doigt ; à la fin, tous les tissus glanduleux, cellulaire, cutané même sont confondus en une masse commune et cancéreuse. Le cancer de l'estomac, des intestins, de la verge, etc., présente la même disposition. . . . Pour peu que vous ouvriez de cadavres, pour la même maladie chronique, et à différentes époques, il vous sera facile de vous convaincre de la vérité de cette assertion, savoir : qu'un tissu étant d'abord affecté dans un organe communique peu-à-peu son affection aux autres, et que ce serait mal juger du siége primitif que de l'estimer par les parties où il a lieu, à l'instant où l'on examine le sujet. Dans les maladies aiguës, souvent la continuité suffit pour déterminer des symptômes divers dans les tissus qui ne sont pas affectés. La tunique péritonéale étant affectée, on vomit, on tousse, on expectore même quelquefois beaucoup quand la plèvre est malade, etc., etc. (*Consid. gén.* p. lxj.) En voilà plus qu'il

n'en faut pour prouver que l'influence de la distinction des tissus sur la physiologie et la pathologie, source féconde de résultats importans, ne saurait offrir aucun inconvénient, si l'on sait se contenir dans les limites tracées par Bichat. Il faudrait parcourir ici toutes les monographies, tous les traités de physiologie et de pathologie publiés depuis l'*Anatomie générale*, pour faire apprécier l'influence que cet ouvrage a exercé sur l'étude et les progrès de l'art de guérir; ce travail ne saurait faire l'objet d'une simple note: nous nous bornerons donc à faire connaître quelques-unes des modifications que l'on a tenté d'introduire dans la classification des tissus.

Bichat en avait fixé le nombre à vingt-un, qui sont: le cellulaire, le nerveux de la vie animale, le nerveux de la vie organique, l'artériel, le veineux, celui des exhalans, celui des absorbans, l'osseux, le médullaire, le cartilagineux, le musculaire de la vie animale, le musculaire de la vie organique, le muqueux, le séreux, le synovial, le glanduleux, le dermoïde, l'épidermoïde, le pileux.

Ces ving-un tissus ont été réduits à dix-sept par MM. Richerand et Dupuytren, et à 18, en y ajoutant le tissu érectile, d'après le tableau qu'en a donné M. Magendie; mais on ne s'est pas arrêté là. Dumas n'en admit que quatre; et de nos jours, l'étude des tissus primitifs est livrée en Allemagne à des distinctions qui paraissent dégénérer en subtilités scolastiques. M. Walther n'en compte que trois, M. Mayer veut bien en admettre sept; M. J. F. Meckel paraît se perdre dans les globules qui constituent les élémens primitifs de tous les solides. En général, toutes ces distinctions subtiles apprennent fort peu de chose, et sont fondées sur des observations microscopiques souvent illusoires. Sans faire le même reproche aux divisions de la

fibre élémentaire indiquée par Haller et Blumenbach, en fibre cellulaire, fibre nerveuse, fibre musculaire, auxquelles M. Chaussier a ajouté la fibre albuginée, et que M. Bourdon a reproduites sous le nom de tissu cellulaire, tissu musculeux, tissu nerveux et tissu fibreux, nous dirons, avec M. Béclard, que ces divisions sont insuffisantes, si elles représentent les tissus secondaires ou systêmes organiques, et trop multipliées, si elles n'expriment que les formes élémentaires primitives.

(20) Bichat déclare que la nature de chaque tissu est ignorée (*Consid gén.* p. lxxxij), et qu'il faut s'en tenir, par conséquent, à l'examen de leurs formes extérieures, et des différences qu'ils offrent dans les résultats de leur analyse chimique. M. Breschet lui fait un reproche de cette réserve. Bichat a nui, suivant cet auteur, à l'anatomie pathologique, en s'élevant avec force contre l'abus et l'inutilité de l'étude de la structure intime de nos organes; et c'est vers cette étude que doivent se diriger désormais nos travaux. Sans doute, ce serait un très-bon moyen de perfectionner la science, que de découvrir ce qui se passe dans l'intimité de nos parties. Mais, jusqu'ici, toutes les actions moléculaires nous ont échappé; et je crains bien que le mode d'altération intime des organes ne soit pas plus facile à découvrir que le mode d'organisation intime de chaque tissu. Au temps où la physique et la chimie éta ien encore au berceau, on cherchait à connaître le mode de combinaison chimique des corps; et l'on soutenait hardiment que, dans l'union d'un acide avec un alkali, les molécules acides étaient armées de pointes qui s'engrainaient dans les porosités des molécules alcalines. Ce n'est pas alors que la chimie á fait des progrès.

(21) La distinction des maladies, d'après les tissus qu'elles affectent, est portée, dans le moment actuel, à un tel degré, qu'on doit craindre plutôt l'exagération que la négligence. C'est en effet sur cette distinction que repose celle de toutes les nuances d'irritation admises par M. Broussais. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce point important de pathologie; j'ai répondu dans la note 19 à ceux qui accusent Bichat d'exagération, je ne puis donc entreprendre ici de justifier ceux qui s'en rendent coupables.

(22) Celse disait qu'il doit y avoir dans un médecin certaine qualité qui ne peut se nommer, ni même se bien comprendre... C'est ce je ne sais quoi qui faisait la différence que Martianus apercevait entre lui-même et Galien, et ce pourquoi il lui dit, à Rome, en le rencontrant : « J'ai lu le pronostic d'Hippocrate comme toi, pourquoi donc ne puis-je pas pronostiquer comme toi? » Cette force, que Paracelse cherchait dans les astres, et Lentilius dans les onguens, est ce génie qu'ils n'avaient pas. (Zimmermann. *De l'expérience.*)

(23) Chercher dans les phénomènes morbides des faits propres à éclairer l'histoire des phénomènes physiologiques, voilà un mode d'investigation qui reparaît à chaque page de l'anatomie générale. Chaque tissu y est considéré dans l'état sain et dans l'état de maladie. L'histoire de l'inflammation phlegmoneuse se lie à celle du tissu cellulaire; les anévrismes servent à distinguer les différentes portions du tissu artériel; l'étude du système séreux se lie à celle des hydropisies; et les phénomènes des névroses

éclaircissent l'histoire du tissu nerveux des deux vies. Ici, ces différentes modifications morbides qui composent chaque organe servent d'argumens pour établir la théorie des sympathies. Là, c'est la pathologie tout entière, qui sert de caractère distinctif aux sciences physiologiques. C'est dans cette altération accidentelle des forces vitales, altération qui n'a rien d'analogue dans les forces physiques, que Bichat trouve une nouvelle preuve de la différence essentielle qui sépare les corps inertes des corps vivans. (*Consid. gén. p.* liij). On voit par là le rôle immense qu'il fait jouer à la pathologie, dans l'étude des phénomènes physiologiques. M. Lordat regarde cette application comme le moyen le plus fécond en heureux résultats; et M. Magendie lui-même vient de placer l'observation clinique au-dessus des expériences sur les animaux vivans pour le perfectionnement de la physiologie.

(24) Ceci demande une explication sans laquelle on ne manquerait pas de crier à l'ontologie et de m'accuser moi-même de personnifier les propriétés vitales. J'ai assez dit, dans la note 10, comment je concevais ces propriétés pour ne pas y revenir ici. Un mot suffira donc pour éclaircir mon idée. Quand Descartes demandait de la matière et du mouvement, il ne demandait pas deux corps distincts pour les réunir l'un à l'autre; il savait fort bien que le mouvement n'est rien sans la matière dont il n'est qu'un état, qu'une modification. Sa phrase doit donc être regardée comme métaphorique, et je ne pense pas qu'on entende autrement la mienne.

(26) « Le dernier élève qu'enfanta l'école fameuse de Leyde, le célèbre Sandifort l'a dit à l'un de vous (Bichat

vivait alors, mais cette prédiction ne devait point être accomplie) : *dans six ans, votre Bichat aura passé notre Boerhaave* » (*Discours de Hallé* à la séance publique de l'école de médecine, le 15 brumaire an XI). Si l'on considère l'immense réputation qu'obtint Boerhaave, de son vivant, on pourra dire sans doute, avec Hallé, que la prédiction de Sandifort ne devait pas être accomplie ; mais si l'on compare ce qui restera des travaux de Bichat, à ce qui reste de ceux de Boerhaave, la pensée de Sandifort n'était pas une prédiction.

(27) « Il était facile de prévoir qu'un homme aussi infatigable, aussi peu soigneux de ménager ses forces, ne pousserait pas loin sa carrière. De tous côtés, on le lui prédisait ; et les fréquentes affections gastriques qu'il éprouvait depuis quelque temps l'avertissaient de modérer son ardeur pour le travail. Tout était inutile. Dans les plus grandes chaleurs de l'été, il visitait continuellement les pièces d'anatomie pathologique qu'il avait soumises à la macération, pour ses expériences, et s'exposait avec le courage le plus téméraire à leurs émanations infectes. Un jour, qu'il en avait ressenti plus vivement l'influence, un accident acheva de déterminer chez lui la maladie que tant de causes avaient préparée. Il tomba, en descendant un escalier de l'Hôtel-Dieu; et la commotion légère, causée par cette chute, lui fit perdre connaissance pendant quelques instans. Revenu chez lui avec peine, il passa la nuit assez péniblement ; mais le lendemain, un violent mal de tête se déclara. Il voulut cependant faire la visite de ses malades comme à l'ordinaire. L'extrême fatigue qu'il en ressentit lui attira un évanouissement qui l'obligea de se

mettre au lit. Calmé d'abord par les sangsues qu'il se fit appliquer à la tête, il parut n'avoir plus à craindre les accidens de la chute ; mais, sur-le-champ, l'appareil des symptômes gastriques se manifesta au plus haut point d'intensité. Une tendance continuelle à l'assoupissement fut le triste prélude des phénomènes ataxiques qui survinrent au bout de quelques jours, et auxquels il succomba le 3 thermidor an X (22 juillet 1802) quatorzième jour de la maladie. M. Corvisart, médecin du gouvernement, et Lepreux, premier médecin de l'Hôtel-Dieu, lui avaient donné les soins les plus assidus. » (Buisson. *Précis histor.*)

(28) « Il faut l'avouer, la nature est repoussante lorsqu'on la montre revêtue de ces formules minutieuses où chaque organe ne se présente à vous que géométriquement entouré d'angles, de faces, de bords, etc. Qu'importent d'ailleurs ces détails descriptifs exagérés? La physiologie n'en tire aucun secours, puisqu'elle ne s'occupe que des rapports généraux. Les fonctions d'un muscle sont-elles moins connues, quoique ses filets artériels et veineux ne soient pas scrupuleusement comptés? Ce mode de description est évidemment étranger aux progrès de la médecine. On pourrait croire qu'il avance ceux de la chirurgie; mais examinez chaque opération, vous verrez l'instrument respecter les troncs, intéresser indifféremment les rameaux; vous verrez les principales saillies des os guider la main qui réduit une fracture; mais leurs légères surfaces, leurs inégalités ne lui fournir aucune indication. Desault avait reconnu cette vérité; il eût brisé lui-même l'édifice qu'il avait péniblement élevé, s'il eût continué l'enseignement. » (Bichat. *Anat. descrip. disc. prél.*)

(29) On pense assez généralement que les idées de M. Broussais ne sont que le développement de celles de Bichat ; M. Broussais lui-même tâche d'accréditer cette opinion pour donner plus de poids à ses principes. Il dit que la véritable médecine ne commence qu'à l'anatomie générale ; il écrit que « le noyau de la seule doctrine raisonnable a toujours existé dans l'école de Bichat » ; (*Jour. univ.*) etc ; et il part de là pour établir sa doctrine, qu'il appèle exclusivement *physiologique*. Or, c'est précisément le vice de sa physiologie que je signale, à l'endroit du texte auquel se rapporte cette note ; voici en effet comment il continue la théorie de Bichat. Celui-ci admet deux propriétés vitales bien distinctes, la sensibilité et la contractilité ; M. Broussais ne voit dans les tissus organisés d'autre propriété apparente que celle de se raccourcir. Dès-lors, la *contractilité* est une propriété vitale, et la *sensibilité* ne l'est pas. Bichat ne voit pas autre chose dans la matière organique que les deux propriétés indiquées plus haut. M. Broussais ne s'arrête pas là : il place au-dessus de la contractilité la *chimie vivante*, le phénomène le plus reculé qui FRAPPE NOS SENS, et qui n'est cependant que l'instrument INVISIBLE, IMMATÉRIEL de la *force vitale*. Ainsi, tandis que Bichat s'arrête aux deux phénomènes les plus simples, les plus évidens de la vie, M. Broussais crée deux entités bien distinctes qui ne sont que des êtres imaginaires. Ce réformateur n'est donc pas sur le même terrain que Bichat ; il dénature sa physiologie par une exagération qui la rend chimérique et ridicule. Nous verrons plus loin qu'il a fait la même chose pour la pathologie.

M. Magendie nous paraît errer dans un sens contraire. Les efforts que Bichat a faits pour séparer la physiologie de la physique lui paraissent nuisibles à la science ; suivant

lui, Bichat n'était pas un juge compétent, il n'avait pas assez de données sur les sciences physiques, pour en réprouver l'usage; tout au plus eût-il pu affirmer qu'on en avait fait jusque là une mauvaise application, etc. (*Notes sur les recherches physiol.*)

«A quelle occasion M. Magendie fait-il tous ces reproches à Bichat? c'est à l'instant où cet auteur dit que les lois vitales, sans cesse variables dans leur intensité, leur énergie, leur développement, passent souvent avec rapidité du dernier degré de prostration au plus haut point d'exaltation; s'accumulent et s'affaiblissent tour à tour dans les organes, et sont exposées à chaque instant à de nombreuses révolutions sous l'influence des causes les plus légères; que la sensibilité change sans cessé de proportion dans la même partie organique et dans la même masse de matière; qu'appliquées aux actes de la vie, les mathématiques ne peuvent jamais offrir de formules générales; que calculer la force d'un muscle, la vitesse du sang, la quantité d'air entrant dans le poumon, c'est bâtir sur un sable mouvant un édifice solide par lui-même, mais qui tombe bientôt faute de bases assurées. Bichat ajoute que de l'analyse de l'urine, de la salive, de la bile, résulte la chimie animale, mais non la chimie *physiologique*; que l'instabilité des forces vitales a été l'écueil où sont venus échouer tous les calculs des physiciens médecins des siècles passés; et que les variations habituelles des fluides vivans qui dérivent de cette instabilité, pourraient bien être un obstacle non moins réel aux analyses des chimistes-médecins de nos jours. Il conclut en disant que la science des corps organisés doit être traitée d'une manière toute différente de celles qui ont les corps inorganiques pour objet; et qu'il faudrait, pour ainsi dire,

y employer un langage différent ; car la plupart des mots, dit-il, que nous transportons des sciences physiques dans celle de l'économie animale ou végétale, nous rappellent sans cesse des idées qui ne s'allient nullement avec les phénomènes de cette science. »

« Aussi long-temps que l'on n'aura pas démontré le contraire de toutes ces assertions, on sera contraint de reconnaître que Bichat s'est montré le digne successeur de Stahl et de Bordeu, en repoussant l'application indiscrète de la physique et de la chimie à la physiologie ; et que, si bornées que fussent ses connaissances en chimie et en physique, il a très-bien vu, à la fois, la stérilité et les inconvéniens de l'explication de tous les phénomènes de la vie par les théories chimiques et physiques. J'ai dit l'application *indiscrète*, parce que Bichat n'a jamais eu l'intention de bannir la physique de la théorie de la vision, ni de celle des mouvemens organiques manifestes, et parce que lui-même a trop accordé à la chimie dans la théorie de la respiration et des effets du sang noir et du sang rouge dans le cœur et le cerveau. » (Boisseau. *Journ. univ.*)

(30) Tous les ouvrages de Bichat ne sont que le développement de cette vérité qu'il avait énoncée avec tant de précision dans l'éloge de Desault. « Que sert toute description anatomique si elle n'est un terme de comparaison entre la santé et la maladie ? Si, par l'harmonie de l'une, elle ne nous rend plus sensibles les désordres de l'autre ? L'étude des lois de la nature n'est pour nous qu'une introduction à celle de leurs dérangemens.

(31) « Bichat avait posé, dans les prolégomènes de l'anatomie générale, l'idée mère que, parmi les lésions orga-

niques qu'on observe, les unes sont analogues à certains tissus déjà existans dans l'économie animale, tandis que d'autres sont absolument étrangères à notre organisation; ce qui établit deux grandes classes qu'on retrouve dans toutes les méthodes proposées depuis; mais ce grand physiologiste, qui créa, pour ainsi dire, en passant, l'anatomie pathologique, qui en fit même des cours pendant deux années, n'écrivit rien sur cette science. La mort le surprit avant qu'il ait pu nous donner l'ouvrage qu'il projetait. Quelques années après, MM. Dupuytren et Laennec publièrent presque simultanément, chacun, un projet de classification d'anatomie pathologique; il s'engagea entre eux une discussion polémique, pour savoir lequel avait autorité sur l'autre. »

« Quoi qu'il en soit, tous les deux ont porté la connaissance de cette science bien plus loin que l'auteur du traité des membranes. On peut les regarder comme ceux qui lui ont fait faire en France le plus de progrès; et bien qu'ils aient annoncé tous les deux, il y a plus de six ans, un traité *sous presse*, aucun n'a rien publié de semblable. » (*Rec. gén. de la Société de médecine de Paris*, t. lvij, p. 345).

M. Mérat écrivait ceci, en rendant compte de l'*Essai sur l'anatomie pathologique* par M. Cruveilhier, publié en 1816. Mais cet *essai* ne doit-il pas être regardé comme acquittant en partie la promesse de M. Dupuytren? et si M. Laennec n'a pas publié de traité spécial sur cette partie, son bel ouvrage de l'*Auscultation médiate* nous paraît offrir une compensation fort avantageuse, puisque ici l'étude des symptômes manifestés pendant la vie se lie intimement à l'examen des altérations organiques, reconnues après la mort.

(32) Stahl avait comparé la matière médicale aux étables d'Augias; et, depuis ce grand homme, personne n'avait osé y porter la main. Bichat donna le premier signal des perfectionnemens qu'elle a subies de nos jours. « Incohérent assemblage d'opinions elles-mêmes incohérentes, dit-il, elle est peut-être de toutes les sciences physiologiques celle où se peignent le mieux les travers de l'esprit humain. Que dis-je? ce n'est point une science pour un esprit méthodique; c'est un ensemble informe d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de moyens illusoires, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées.... Otez les médicamens dont l'effet est de stricte observation, comme les évacuans, les diurétiques, les sialagogues, les anti-spasmodiques, etc.; ceux, par conséquent, qui agissent sur une propriété vitale déterminée; que sont nos connaissances sur les autres? » (*Consid. gén.* p. xlvj). C'est pour rectifier ces connaissances qu'il commença, à l'Hôtel-Dieu, une série d'expériences sur les substances médicamenteuses. « Il les administrait d'abord isolées, puis combinées une à une, deux à deux, etc. pour en observer les effets simples ou composés. Plus de quarante élèves, attachés à sa suite, le soulageaient dans ce travail qu'il dirigeait toujours par lui même; et, chaque jour, il rendait compte, dans les cours qu'il faisait du succès de ses recherches. » (Buisson. *Précis historique*).

(33) On peut voir dans le *Formulaire pour la préparation et l'emploi de plusieurs nouveaux médicamens*, récemment publié par M. Magendie, les acquisitions qu'a faites de nos jours la matière médicale. Sans doute, toutes les pré-

parations dont il y est question ne sont pas des médicamens précieux ; mais il en est quelques-unes qui sont de véritables richesses pour la thérapeutique, et qui nous donnent les moyens de combattre avec avantage des maladies autrefois au-dessus des ressources de l'art.

(34) « Quand les opinions que l'on professe sur un ordre d'idées quelconques deviennent la cause et les armes des partis, dit Mme de Staël, la haine, la fureur, la jalousie, parcourent tous les rapports, saisissent tous les côtés des objets en discussion, agitent toutes les questions qui en dépendent ; et, lorsque les passions se retirent, la raison va recueillir, au milieu du champ de bataille, quelques débris utiles à la recherche de la vérité. » Cette pensée s'applique parfaitement à l'époque médicale actuelle. Les principes fondamentaux de la science, remis en discussion, sont envisagés sous toutes les faces ; toutes les questions importantes sont agitées dans tous les sens ; et, en lisant les écrits, ou en écoutant les paroles auxquelles cette discussion donne lieu, on voit bien que les passions ne se sont pas encore retirées.

En attendant ce moment, qui n'est pas peut-être aussi éloigné qu'on pourrait le croire, nous avons payé notre tribut à la science, en soumettant à une discussion impartiale les principales questions de pathologie, agitées dans les cours de M. Broussais *. Comme nous ne pouvons entrer ici dans les détails, nous nous bornerons à faire voir comment M. Broussais s'est écarté, en pathologie, du chemin tracé par Bichat, comme nous l'avons fait dans la note 29, pour la physiologie.

* Voyez l'*Exposition de la doctrine médicale de M. Broussais*, dont nous avons déjà publié vingt-quatre articles dans la *Gazette de santé*, années 1821 et 1822.

« Les lois vitales, suivant Bichat, sont tellement modifiées, changées, je dirais presque *dénaturées* par les affections morbifiques, que nous ne pouvons plus alors partir des phénomènes connus de l'animal vivant pour rechercher ceux de l'animal qui meurt. Il serait nécessaire pour cela de savoir ce que c'est que cet *état intermédiaire* à la santé et à la mort, où toutes les fonctions éprouvent un changement si remarquable, changement qui, varié à l'infini, produit les innombrables variétés des maladies.» (*Rech. physiol.* p. 153.)

M. Broussais ne part pas du même principe. Pour lui, les phénomènes de la vie ne sont jamais qu'exaltés ou diminués. » La santé ne s'altère que parce que les excitans extérieurs ont cumulé l'excitation dans un point, ou parce qu'ils ont manqué à l'économie. » (*Nouv. Exam.* prop. 62.) Voilà dans toute sa pureté la sthénie et l'asthénie de Brown; le *laxum* et le *strictum* de Thémison. Il est vrai que M. Broussais ajoute un troisième mode d'altération qui arrive lorsque » l'économie a été stimulée d'une manière qui *répugne* à l'exercice des lois vitales. » (*Ibid.*) Mais, outre que cette *répugnance* des lois vitales pour certains agens (les poisons), n'a rien de commun avec la *spécificité*, consacrée par la doctrine de Bichat, le peu d'influence que M. Broussais lui attribue, dans l'histoire ultérieure des maladies, prouve assez qu'il n'en a parlé en principe que pour s'en servir dans l'occasion comme d'un échappatoire.

La dichotomie médicale, la doctrine de la sthénie et de l'asthénie pure et simple est tellement inhérente à sa manière de considérer la pathologie, que M. Bégin s'est attaché à démontrer qu'il n'y avait rien de *spécial* dans les maladies, et que M. Boisseau a cru devoir avertir M. Broussais qu'il ne devait rien y avoir de spécifique dans sa doc-

trine. Cependant telle est l'évidence des faits, telle est la nécessité de reconnaître dans les maladies autre chose que force et faiblesse, exaltation et diminution, que M. Broussais lui-même, quoiqu'il commette cette erreur dans le fait, ne veut point l'avouer en principe. Ainsi, tantôt il assure que sa doctrine n'exclut point les *spécifiques* (*Journ. univ.* tom. VIII, p. 151 et 152.); tantôt, il dit qu'il y a des agens qui *répugnent* aux lois vitales; tantôt, il admet que l'irritation morbide peut être *dénaturée*. (*Journ. univ.*)

Malgré toutes ces restrictions, il est vrai de dire que M. Broussais ne reconnaît en fait que des maladies sthéniques ou asthéniques, que des stimulans ou des affaiblissans : c'est là toute sa pathologie. J'ai donc eu raison de dire qu'elle était contraire à l'esprit de Bichat, qui répète dans ses considérations générales le passage des *Recherches physiologiques*, que nous avons cité plus haut, d'une manière tout aussi expressive. » Non seulement c'est en plus ou en moins qu'elles pèchent (les propriétés vitales), mais elles sont encore dénaturées. Des diverses modifications que la sensibilité organique et la contractilité insensible peuvent éprouver, naissent dans les plaies et les ulcères la diversité de suppuration, dans les glandes la diversité de sécrétions, dans les surfaces exhalantes la diversité d'exhalation. Donc, il faut que les médicamens, non-seulement diminuent ou augmentent chacune des forces vitales : mais encore la ramènent à la modification naturelle dont elles s'était écartée. » (*Consid. gén.* p. lj.). Voilà la doctrine des spécifiques bien manifestement admise par Bichat; et, malgré la défaveur et même le ridicule qu'on a voulu attacher à ce mot, cette doctrine doit reparaître encore avec tous les avantages d'une théorie fondée sur l'observation la plus exacte des faits. Voilà la condamnation

légitime de toutes les doctrines exclusives dans lesquelles on nous représente les phénomènes pathologiques comme toujours identiques avec les phénomènes physiologiques ; où l'on ne voit que force ou faiblesse, tension ou relâchement, irritation ou ab-irritation. C'est la réfutation pleine et entière de cette dichotomie médicale, qui nous représente toutes les maladies comme de simples degrés d'un même phénomène, et qui, tantôt avouée hautement, tantôt éludée par toutes les subtilités de la scolastique, devient ridicule à force d'être absurde.

(35) Quoique la doctrine de M. Broussais embrasse toute la science médicale, j'ai voulu signaler plus particulièrement dans ce paragraphe la question des fièvres, qui en est la plus importante. Cette question est jugée, si l'on en croit les partisans de la nouvelle réforme ; je me garderai bien de les contredire, je ferai seulement deux observations : la première, c'est que le siége des fièvres n'est pas aussi rigoureusement fixé qu'on pourrait le croire, puisque les élèves les plus distingués de M. Broussais diffèrent d'opinion avec lui sur ce point ; la seconde, c'est que M. Broussais, qui se glorifie tant de cette découverte, a dit quelque part : » Je pense que si Bichat eût osé attaquer les fièvres essentielles, la révolution que nous désirons aujourd'hui serait déjà faite : *Je sais de bonne part* qu'il n'a été retenu que par des considérations personnelles. » Si M. Broussais savait cela, pourquoi donc a-t-il écrit la phrase suivante : » Dans *quel ouvrage* a-t-on consigné que les fièvres essentielles rentreraient un jour dans la classe des phlegmasies ? » Il est des choses qu'on peut apprendre ailleurs que dans des ouvrages ; et il est fort commode de les *savoir* lorsque le maître meurt à trente ans.

(36) » La modestie, a-t-on dit depuis longtemps, est toujours la première vertu des grands hommes : Bichat justifia cette maxime. Peu fastueux dans ses promesses, il se proposa seulement d'aller toujours au-delà de ce qu'il avait annoncé. Lorsqu'en 1797, il entreprit pour la première fois un cours d'anatomie, il se contenta d'un local étroit et peu commode, ne supposant pas qu'un grand nombre d'élèves dût le suivre. Il n'établit point de laboratoire, et se borna à de simples démonstrations ; mais déjà, il y mêlait des dissertations physiologiques assez étendues ; il multipliait les expériences sur les animaux vivans, dans la vue de vérifier et de déterminer exactement le point d'où il devait partir pour découvrir des faits nouveaux. « (Buisson, *Précis hist.*)

C'est ici le moment de répondre au reproche qu'on lui a fait de n'avoir pas nommé les auteurs anciens ou contemporains dont il empruntait les idées.

Je ne sais qui, le premier, a accusé Bichat d'avoir profité des travaux de tout le monde, et de n'avoir cité personne. Cette accusation a pu, dans le temps, satisfaire quelque amour-propre ; mais je m'étonne qu'elle soit encore répétée tous les jours, malgré l'évidence des faits. En effet, le nom de Bichat se rattache à trois grandes idées qui dominent toute la science de l'homme. La première est l'histoire des propriétés vitales, ou l'histoire du vitalisme ; il en rapporte sans cesse les premiers élémens à Stahl, à Van-Helmont, à Bordeu, à Vicq-d'Azir, à Barthez, et à toute l'école de Montpellier (*Consid. gén.* p. 38, 39 et suiv.). La seconde est la division des fonctions en intérieures et extérieures, ou *animales* et *organiques* ; il en trouve l'origine dans Aristote, Buffon et Grimaud (*Loc. cit.* p. 100.). La troisième est l'histoire des tissus élémentaires ;

tout le monde sait avec qu'elle candeur il avoua, dans le *Traité des membranes*, qu'il en avait trouvé le germe et puisé l'idée dans la *Nosographie* de M. Pinel. Ce n'est donc point dans les idées fondamentales que Bichat a négligé de citer les auteurs dont il adopte les principes: s'il l'a fait dans quelques idées de détail, ne doit-on pas l'attribuer plutôt à la rapidité de ses travaux, et au peu de temps qu'il pouvait donner à la lecture. » Plus accoutumé à observer qu'à lire, Bichat ignorait absolument certaines découvertes, et, dans plusieurs occasions, il eut tout le mérite de l'invention, quoique avant lui les vérités qu'il annonçait n'eussent pas été absolument inconnues. * (Buisson, *Précis hist.*)

(37) Voyez les *Eloges de Bichat* par Lepreux, Husson, Levacher-de-la-Feutrie, mais surtout le *Précis historique*, par Buisson, écrit d'un style élégant et pur, et rempli de détails très intéressans ; il est placé en tête du troisième vol. de l'*Anatomie descriptive*. Le discours prononcé par Hallé, à la séance publique de l'École de médecine, sa biographie par MM. Chaussier et Adelon, celle par M. Boisseau, etc. sont aussi très-remarquables.

(38) Ce vœu a été rempli au-delà de nos espérances. » Le 5 septembre 1822, la Société d'émulation et d'agriculture, belles-lettres et arts du département de l'Ain, a tenu, sous

(*) Dans la préface des *Rapports du physique et du moral*, Cabanis se plaint de ce que quelques écrivains ont cru pouvoir s'emparer de plusieurs de ses idées en négligeant d'indiquer leur source et, à l'instant même, il dit en note : « Au moment où je corrige cette feuille et ce passage, j'apprends la mort du citoyen Bichat ; cet événement aussi funeste qu'inattendu... etc. » Jamais reproche ne fut fait avec plus de délicatesse, mais j'ose dire aussi avec moins de justice ; je laisse aux juges impartiaux à décider ce que Bichat a pu prendre dans l'ouvrage de Cabanis.

la présidence de M. le Préfet, une séance publique et solennelle pour décerner le prix qu'elle avait proposé. M. le docteur Cabuchet a fait le rapport sur le concours. La chaleur avec laquelle il a parlé de Bichat, a fait reconnaître en lui un de ses élèves, et tous ses élèves ont été ses amis.

Le prix a été décerné à l'auteur de l'Eloge ayant pour épigraphe : *Vita brevis*...

En terminant son rapport, M. Cabuchet a émis le vœu, qui est depuis longtemps dans la pensée de tous les admirateurs de Bichat, de voir un monument public élevé dans notre pays à sa mémoire. Cette idée heureuse doit être accueillie avec faveur par tous les amis de la science, avec transport par les compatriotes de Bichat. L'ame s'élève à la vue du monument que le reconnaissance a érigé au génie : toutes ces formes animées, sous lesquelles la gloire se présente, transportent les hommes d'espérance et les enflamment d'émulation. (*Courrier de l'Ain*, 7 septembre 1822.)

Nous partageons bien sincérement les sentimens exprimés par M. Cabuchet et par le rédacteur du *Courrier de l'Ain*, nous ajouterons, avec un journal de la capitale, que les compatriotes de Bichat ne seront pas les seuls à concourir à une résolution si honorable, et que tous les amis des sciences et de la gloire nationale s'empresseront d'y participer, du moment qu'ils connaîtront les conditions présentées aux souscripteurs.

FIN.